



HAL
open science

Livres d'enquêtes en immersion : une pratique estimée, un genre controversé

Clawdia Prolongeau

► **To cite this version:**

Clawdia Prolongeau. Livres d'enquêtes en immersion : une pratique estimée, un genre controversé. Sciences de l'information et de la communication. 2016. dumas-01393710

HAL Id: dumas-01393710

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01393710>

Submitted on 8 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université Stendhal Grenoble 3 – UFR LLASIC – Département Journalisme

Livres d'enquêtes en immersion : une pratique estimée, un genre controversé

Clawdia Prolongeau

Mémoire de master professionnel journalisme

Sous la direction de Madame Roselyne Ringoot

Année scolaire 2015-2016

Livres d'enquêtes en immersion : une pratique estimée, un genre controversé

À quels besoins répond la prolifération de livres d'enquêtes en immersion dans le paysage médiatique ?

I – Une autre littérature

II – Le système et la morale

Clawdia Prolongeau

Mémoire de master professionnel journalisme

Sous la direction de Madame Roselyne Ringoot

Année scolaire 2015-2016

AVANT PROPOS

Je n'en ai aucun souvenir réel. Mais des images distinctes se sont dessinées au gré des scènes que l'on m'a racontées. J'avais quelques mois et il était venu me chercher à la crèche. Il était sale, sentait mauvais, au point que les puériculteurs se demandaient si ma mère l'avait vraiment mis à la porte. Évidemment ce n'était pas le cas. Ce qui l'avait amené à la rue, c'était l'envie d'être le témoin d'un univers mal ou méconnu. Par la suite, il en avait fait un livre, assez vendu et médiatisé pour que je le voie passer quelques fois à la télé. Des années après, une institutrice à l'école primaire m'avait demandé si j'étais bien sa fille. J'avais répondu oui avec une fierté non dissimulée. Mon papa était un héros.

Pour ternir cette image, il aura fallu attendre l'adolescence et le moment où, par bonne conscience et par ennui, je pris ce livre sur l'une des étagères des bibliothèques familiales. Alors l'histoire prit une autre dimension. C'était aussi un menteur.

REMERCIEMENTS

Un grand merci à tous ceux qui ont bien voulu m'aider à faire aboutir ce travail de fin d'études. À Roselyne Ringoot, ma directrice de recherches, à Erik Neveu et Samuel Bouron qui ont mis à ma disposition leurs travaux, parfois même avant qu'ils ne soient publiés.

Merci à Marc Mentré, Pierre Ganz du Syndicat National des Journalistes, Arthur Frayer-Laleix et son éditrice Sophie De Closets, pour avoir pris le temps de répondre à mes questions. Et merci à Hubert Prolongeau pour la même chose, le reste en plus.

Merci à l'EJDG pour ces deux années passées à comprendre et apprendre le métier de journaliste, et à découvrir le Brésil.

Enfin et surtout, un immense merci à Marie-Louise Hammel, sans qui nos meilleures idées et les plus belles opportunités resteraient sans doute à l'état de projets.

SOMMAIRE

Avant propos.....	p.4
Remerciements.....	p.5
Introduction.....	p.7
Première partie : Une nouvelle littérature sociologique.....	p.9
1 - Un exercice à la limite de la sociologie.....	p.9
2 - 130 ans de pratique et de succès.....	p.13
<i>Le journalisme réinventé</i>	p.13
<i>New New Journalism</i>	p.19
3 - L'effet de réel.....	p.20
4 - Devenir auteur.....	p.23
Deuxième partie : Le système et la morale.....	p.26
1 - Un genre qui ne fait pas l'unanimité.....	p.27
<i>Être ou ne pas être dans la peau d'un autre</i>	p.27
<i>Un trahison</i>	p.33
<i>Le narcissisme</i>	p.34
2 - La machine éditoriale.....	p.35
<i>Produire</i>	p.35
<i>La mauvaise réputation</i>	p.38
<i>La charte</i>	p.39
3 - L'immersion en danger ?.....	p.42
Conclusion.....	p.47
Bibliographie.....	p.49
Annexes.....	p.52

INTRODUCTION

Le *Voyage* de Charles Baudelaire s'achève « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau »¹. C'est à peu près là que commence le nôtre. Dans une situation qui nous met au pied du mur. À « immersion », dans le *Larousse*, on trouve : « Fait de se retrouver dans un milieu étranger sans contact direct avec son milieu d'origine ». Ils sont nombreux à l'avoir fait. « Dans la peau de... », « Immersion chez... », « Enquête au cœur des... »... Depuis plus d'un siècle, des journalistes se prennent au jeu de vivre un temps au milieu de ceux qui ne sont pas les leurs. Parfois sans mentionner qu'ils ont en réalité une autre vie. Se faisant passer pour déséquilibrés, ils sont internés dans un asile psychiatrique. La fois d'après il se font embauchés comme agents d'entretien. Ils sont tour à tour SDF, migrant, employé chez Amazon, militant d'un parti d'extrême droite. Ils n'ont pas systématiquement besoin de mentir sur leur nom, mais ils ne dévoilent pas toujours leur véritable fonction. Ils en disent le moins possible, ils sont là pour se faire oublier. Vivre auprès des autres, c'est leur manière à eux de raconter des fragments de vies ordinaires. L'approche différente d'une réalité certaine. Plus que la bonne idée, c'est la capacité à tenir longtemps dans une vie qui n'est pas vraiment la leur que les lecteurs retiennent. Mettre de côté tout ou presque pendant des mois, pendant des années parfois. Donner un peu de sa vie pour connaître celle des autres.

L'immersion sur la durée permet d'être témoin du quotidien, de faire ressortir sur plusieurs semaines ce qui ne peut apparaître en quelques heures. L'infiltration, qui consiste à cacher son identité, permet quant à elle d'avoir des conversations « d'égal à égal » avec les interlocuteurs, sans que le poids de la société vienne rappeler qui est qui. Mais peut-on parler d'égal à égal quand l'une des deux personnes fait le jeu de l'autre sans en avoir conscience ? C'est sur cette dualité que je souhaitais m'interroger. Qu'apporte-t-elle au journalisme, que coûte-t-elle en contrepartie ?

1 Baudelaire, C. (1857). *Les fleurs du mal*. Paris : Éditions Alençon-Paris.

J'avais envisagé d'aborder cette question à partir de quelques ouvrages selon des critères bien précis. L'enquête en infiltration devait avoir pris la forme d'un livre, dater de ces huit dernières années et être le fruit d'un travail mené en France, par un journaliste français. L'idée générale étant de faire un point sur le type d'essai que l'on pouvait trouver ces dernières années dans l'hexagone. Mais deux facteurs sont venus brouiller ce plan.

Le premier est que les travaux de recherches sur la pratique du journalisme en immersion sont très peu nombreux. J'irai même jusqu'à dire qu'il n'y a que le sociologue Erik Neveu (en France en tous cas) qui se soit vraiment penché sur la question. Le second tient à ce que pour donner une idée de l'évolution de l'infiltration depuis les années 1880, les exemples internationaux - et notamment américains auxquels se réfère régulièrement Erik Neveu - étaient nécessaires. Il paraissait donc impossible, dans un premier temps, de ne pas évoquer les travaux d'enquête en immersion à travers le monde et notamment aux États-Unis, ainsi que la signification pour un journaliste, de s'inscrire dans l'histoire littéraire de son pays.

Dans un second temps, nous analyserons les procédés contestables et contestés sur lesquels s'appuie cette pratique florissante. À travers en particulier *Le quai de Ouistreham* de Florence Aubenas² et *Dans la peau d'un maton* d'Arthur Frayer-Laleix³ pour les sujets de société, de *Bienvenue au Front* de Claire Checcaglini⁴ pour la politique et de *En Amazonie, Infiltré dans le « meilleur des mondes »* de Jean-Baptiste Malet⁵ pour l'économie, nous regarderons en quoi cette pratique qui existe depuis plus d'un siècle continue d'être valorisée et valorisante, alors même qu'elle pose des problèmes de déontologie évidents et qu'elle ouvre la porte à des dérives.

2 Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Paris : Éditions de l'Olivier.

3 Frayer-Laleix, A. (2011) *Dans la peau d'un maton*. Paris : Éditions Fayard.

4 Checcaglini, C. (2012). *Bienvenue au Front*. Paris : Éditions Jacob-Duvernet.

5 Malet, J-B. (2013) *En Amazonie, Infiltré dans le « meilleur des mondes »*. Paris. Éditions Fayard.

PREMIÈRE PARTIE : UNE AUTRE LITTÉRATURE

1 - Un exercice à la limite de la sociologie

Au vu des succès qu'ont obtenu *Dans la peau d'un Noir*⁶, *Tête de Turc*⁷ ou encore *Le Quai de Ouistreham*⁸, l'intérêt que peut avoir une enquête en immersion paraît évident. Peut-être pour cette raison, peut-être aussi parce que nous devons laisser passer du temps avant de pouvoir analyser comment la révolution numérique des années 1990 a bouleversé le paysage médiatique, il semble que, en France du moins, on commence tout juste à se pencher sur les raisons de la prolifération des livres d'enquête en immersion. Encore aujourd'hui, on trouve davantage de réactions à chaud après la sortie d'un livre, que de réflexion sur les processus même de l'immersion et de l'infiltration. Chacun y va de son commentaire, estimant que tel ouvrage est réussi quand tel autre est raté, qu'ici il y a information, quand là il y a trahison, mais peu s'interrogent sur la pratique en elle-même.

Pourtant il y a dans l'enquête en immersion, quelque chose de radicalement différent du journalisme au jour le jour que dans le jargon, puisqu'il en faut un propre à chaque profession, on appelle le « news ». Le news relate (plus qu'il ne traite de) la disparition d'un avion, la mort d'une personnalité célèbre ou le vote d'une loi au Parlement. Parfois, à l'occasion d'un « papier d'ambiance », il fait état des répercussions sur les citoyens inquiets à l'aéroport, sur ceux qui pleurent leur icône en allant déposer des cierges devant sa maison, ou sur les cortèges de manifestants dont on peut voir à cette occasion la singularité de ceux qui les constituent. Un sujet, différentes manières de le traiter. Au moment de la rédaction de ce mémoire par

6 En 1959, John Howard Griffin, s'inflige un lourd traitement chimique pour assombrir sa peau. Il écrit alors *Dans la peau d'un Noir*, récit de la ségrégation raciale en Alabama, agrémenté d'anecdotes illustrant cruellement les humiliations subies par les afro-américains.

7 Livre de Gunter Wallraff publié en Allemagne de l'Ouest en 1985. Pendant deux ans, l'auteur s'est fait passer pour un immigré turc sans carte de travail.

8 Ouvrage du corpus sur lequel nous reviendrons.
Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Paris : Éditions de l'Olivier.

exemple, en avril 2016, les journaux proposent un panel très important d'articles sur le mouvement « Nuit debout ». Sur le même site du *Monde*, on va trouver des articles qui relatent la dernière actualité comme « Alain Finkielkraut expulsé de Nuit debout : les faits »⁹, des articles de fond qui permettent de s'interroger de manière plus générale sur la société comme « Nuit debout, le tournant Finkielkraut ? »¹⁰, voire des reportages : « Militants, curieux, fêtards : 24 heures avec les participants de Nuit debout »¹¹. Quel que soit leur angle, le renouvellement quotidien d'articles de ce type renvoie à une critique récurrente des médias : celle d'être dans l'immédiateté en permanence, et dans l'analyse trop rarement. Max Weber considère d'ailleurs que « [...] la plupart des gens ignorent qu'une "œuvre" journalistique réellement bonne exige au moins autant d'"intelligence" que n'importe quelle autre œuvre d'intellectuels, et trop souvent l'on oublie qu'il s'agit d'une œuvre à produire sur-le-champ, sur commande, à laquelle il faut donner une efficacité immédiate dans des conditions de création qui sont totalement différentes de celles des autres intellectuels. »¹². Et effectivement, les critiques que formulent les sociologues à l'égard des journalistes, mais également celles qu'on retrouve le plus souvent dans l'opinion publique (que ce soit selon CarrerCast ou GfK Verein, en 2012 ou en 2014, près de 40% de la population française « détesterait » les journalistes et n'aurait aucune confiance en eux¹³) est qu'ils se contentent, en matière de sujets sociétaux, d'énoncer des vérités sur des milieux qu'ils méconnaissent, sinon par les quelques heures nécessaires à l'écriture d'un papier qu'ils y ont passées, et de tirer de scènes ponctuelles auxquelles ils ont assisté, des conclusions générales sur ce milieu.

La couverture du monde social par les journalistes serait donc, selon une formule d'Erik Neveu - sociologue et politiste enseignant à Sciences Po Rennes - qui veut exprimer la pensée de la communauté de chercheurs en sciences sociales - « réductrice, décontextualisée, biaisée par des présupposés normatifs qui concernent tant ce qui aurait de la valeur d'information, que les attentes présumées du "public" ou la typification de groupes et institutions sociales »¹⁴. Le sociologue ajoute plus loin que « cette vigilance critique, devrait se compléter d'une attention

9 Laurent S. et Sénécat A. (2016, 18 avril). Finkielkraut expulsé de Nuit debout : les faits. *Le Monde*. Repéré le 22 avril 2016.

10 Non signé. (2016, 19 avril). Nuit debout, le tournant Finkielkraut ?. *Le Monde*. Repéré le 22 avril 2016.

11 Camus E., Morin V., Villechenon A. et Vincent F. (2016, 14 avril). Militants, curieux, fêtards : 24 heures avec les participants de Nuit debout. *Le Monde*. Repéré le 29 avril 2016.

12 Weber M. (cité par) Neveu E. Du journalisme d'immersion en "Amérique". Quand le journalisme fait sens du monde social... à paraître dans Leroux P. Neveu E. *En Immersion* PUR 2016.

13 Non signé. (2014, 9 mai). En quel métier avez-vous le plus confiance ? Pompier en tête, journaliste et politique à la traîne. *Atlantico*. Repéré le 10 avril 2016.

14 Neveu E. *Du journalisme d'immersion en "Amérique". Quand le journalisme fait sens du monde social...* à paraître dans Leroux P. Neveu E. *En Immersion* PUR 2016.

aux situations et conditions dans lesquelles le journalisme peut aussi produire une intelligence du monde social qui rivalise avec beaucoup d'articles de sciences sociales »¹⁵.

Le sociologue étudie son sujet. Il le compare donc à d'autres et trouve des similitudes qui lui permettent de dresser un profil type, de faire des généralités. Son travail se définit ainsi et s'oppose à l'enquête en immersion en ce que le journaliste se contente d'observer et de restituer. Il fait état d'un cas particulier dont on imagine, selon le contexte, qu'il est décliné ailleurs, mais qui est exposé comme un cas particulier. Florence Aubenas parle de femmes collectionnant les ménages pour vivre, qui sont clairement identifiées et que l'on suit toute la durée du livre. On connaît les problèmes qu'elles rencontrent en tant que personnes d'un certain âge sans emploi, on n'aborde pas la question des travailleuses intérimaires dans un sens plus global.

L'intelligence du monde social que décrit Erik Neveu, frappe d'autant plus que contrairement aux articles de journaux, ceux de sciences sociales correspondent à des chantiers sur lesquels doivent se pencher régulièrement les chercheurs afin de répondre à une maquette de publication définie. Alors qu'il y a dans les enquêtes en immersion menées par les journalistes l'idée que le sujet n'est pas choisi mais s'impose comme devant absolument être traité. Ces enquêtes ne répondent *a priori* pas à une liste prédéfinie des sujets sur lesquels on doit se pencher, mais elles sont là pour servir l'intérêt général. Dans ce sens peut-être, leur existence est-elle plus légitime pour les lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs. Pour Arthur Frayer-Laleix, c'est l'impression d'un monde impalpable, dont on ne sait rien qui n'ait été savamment contrôlé par les services de communication, qui le met sur la piste de l'immersion ¹⁶:

Ce projet d'enquête est né en juillet 2007. À l'époque, je suis encore étudiant en journalisme, en stage pour deux mois à *Ouest-France*, à Fontenay-le-Comte, en Vendée. (...) Un matin, en parcourant les dépêches, je découvre avec surprise que le taux d'occupation de la prison de la ville atteint 285 %, soit près de trois détenus pour une place. (...) Je propose à mon chef de rédiger un article. Il me répond aimablement que je vais perdre mon temps : "Le directeur de la prison ne parlera pas, ni personne de l'Administration. Ils ne rencontrent pas les journalistes et nous n'avons jamais les autorisations pour y entrer. Et, de toute façon, ceux qui l'obtiennent sont strictement surveillés." (...) L'idée d'enquêter sur les prisons m'est restée. En fait, la Pénitenciaire s'efforçait, depuis 2000 et la parution du rapport du Sénat « Prisons : une humiliation

15 *Idem*

16 Frayer-Laleix, A. (2011) *Dans la peau d'un maton*. Paris : Éditions Fayard. p.12.

pour la République », d'ouvrir davantage ses portes aux journalistes pour redorer son image. Mais toujours au compte-gouttes. Et toujours en contrôlant soigneusement le travail des reporters. Très vite, j'ai compris que la meilleure manière d'entrer dans cet univers, à moins de se faire condamner, était de se faire embaucher comme maton, tout simplement.

En 2008, Florence Aubenas sent que quelque chose lui échappe :¹⁷

La crise. On ne parlait que de ça, mais sans savoir réellement qu'en dire, ni comment en prendre la mesure. On ne savait même pas où porter les yeux. Tout donnait l'impression d'un monde en train de s'écrouler. Et pourtant, autour de nous, les choses semblaient toujours à leur place, apparemment intouchées. Je suis journaliste : j'ai eu l'impression de me retrouver face à une réalité dont je ne pouvais pas rendre compte parce que je n'arrivais plus à la saisir. Les mots mêmes m'échappaient. Rien que celui-là, la crise, me semblait tout à coup aussi dévalué que les valeurs en Bourse.

Très vite, il devient évident pour elle que pour comprendre les répercussions qu'un tel bouleversement économique peut avoir sur la population, il lui faut tout quitter pendant plusieurs mois, une expérience racontée dans le *Quai de Ouistreham*.

C'est ce même sentiment d'être trop confiné dans sa propre existence pour appréhender une réalité sociale qui avait mené Hubert Prolongeau à vivre en SDF pendant quatre mois de l'hiver 1993, de janvier à mai :¹⁸

Depuis dix ans j'habite Paris. Depuis dix ans, "ils" semblent de plus en plus nombreux, de plus en plus présents, de plus en plus agressifs. [...] Ils sont des victimes. Cela n'en fait pas des saints. [...] Mais faut-il être un héros pour avoir le droit de vivre ?

Mais les sujets de société n'ont pas le monopole des enquêtes en immersion. S'ils sont moins en vogue, on trouve également des ouvrages politiques et économiques dont le sujet même implique une approche extrêmement différente.

Bienvenue au Front s'inscrit directement dans la suite d'*Au Front* d'Anne Tristan, publié en 1987¹⁹. A l'instar de sa consœur, Claire Checcaglini se glisse dans la peau d'une

17 Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Paris : Éditions de l'Olivier. p.4.

18 Prolongeau, H. (1993) *Sans Domicile Fixe*. Paris : Éditions Hachette, coll. Pluriel. p.9-11.

19 Tristan, A. (1987). *Au Front*. Paris : Éditions Gallimard.

militante du Front National. La plus-value en 2012 étant que la fille vient de succéder au père et qu'avec l'arrivée de Marine Le Pen à sa tête, commence la grande période de dédramatiser le FN. Mais contrairement à Florence Aubenas qui veut saisir ce qui lui échappe, Claire Checcaglini cherche à confirmer ce qu'elle a toujours pensé des sympathisants du Front National. On peut penser que la démarche de l'auteur est biaisée puisqu'elle a une idée préconçue très précise de ce qu'elle va découvrir, mais le fait qu'elle le prenne en compte la rend au contraire, justement très franche : « Durant huit mois, je vais aller à la rencontre de militants qui ne font nullement partie de mon entourage et dont j'ai toujours profondément méprisé, rejeté l'engagement, des militants que je n'ai pu voir qu'en tant que potentiels dangers pour la démocratie »²⁰. Mais à l'évidence, les rapports humains transforment les clichés et les personnes qu'on imagine toutes noires ou toutes blanches ont des personnalités beaucoup plus diluées. Claire Checcaglini s'en doute et exprime dès l'introduction de son enquête, la gêne qu'elle s'attend à bientôt ressentir : « [...] avant même d'effectuer cette plongée dans l'univers FN, au-delà de tracasseries d'ordre matériel, je crains d'être prise dans une sorte d'ambivalence, trouverais-je au fil des mois quelques personnes dont j'ai toujours exécré l'idéologie, finalement sympathiques ? Puis-je avoir de l'estime personnelle pour ceux dont les idées politiques sont à l'inverse de toutes les valeurs auxquelles je crois ? »²¹.

Dans le cas de Jean Baptiste Malet, qui infiltre Amazon²², il s'agit de découvrir en quoi consiste vraiment le travail des employés de la firme, qui sont recrutés par centaines à la période de Noël pour des contrats de courtes durées, et dont on ne sait rien tant la communication est rodée : « Ce n'est ni par désir d'accomplir une performance, ni par romantisme que je me lance dans cette aventure qui devrait me prendre quelques semaines. C'est afin de percer l'incompréhensible secret qui entoure les activités de cette société phare du commerce en ligne. »²³

2 – Cent trente ans de pratique... et de succès

Le journalisme réinventé

20 Checcaglini, C. (2012). *Bienvenue au Front*. Paris : Éditions Jacob-Duvernet. p.17.

21 *Idem*.

22 Malet, J-B. (2013) *En Amazonie, Infiltré dans le « meilleur des mondes »*. Paris. Éditions Fayard.

23 *Idem*. p.19.

Nicolas Cage est assis au milieu d'une pièce qui semble lui servir à la fois de salon, de chambre et de bureau. Les feuilles arrachées éparpillées autour de lui, la bière à moitié vide sur sa table de chevet et ses sourcils froncés témoignent de la difficulté que lui donne un livre dont il doit écrire le scénario. Assis par terre l'ouvrage entre les mains il se met à crier « putain de prolifération à la *New Yorker* ». Ce livre, c'est *The Orchid Thief* de Susan Orlean, publié en 1998. Le film où Nicolas Cage tient le rôle principal c'est *Adaptation*, de Spike Jonze.²⁴ Et cette « putain de prolifération à la *New Yorker* », c'est le sujet de ce mémoire.

La crise transformationnelle à laquelle sont confrontés les journalistes des médias d'information, depuis moins de dix ans, est un changement d'époque. De fait, avec l'accès d'internet à tous, les nouveaux outils multimédias et les réseaux sociaux, la question de savoir si les journalistes avaient encore un rôle à jouer s'est vite posée. Et il est devenu primordial pour eux de montrer que oui, non seulement ils avaient un rôle à jouer, mais qui plus est un rôle essentiel. Étonnamment, l'enquête en immersion est apparue comme une nouveauté, opposée au news, à la surproduction et aux chaînes d'info en continue qui pratiquent « l'art de remplir le vide. »²⁵

Pourtant, depuis la fin du XIXème siècle, le journalisme d'immersion avait déjà trouvé sa place un peu partout dans le monde. Afin de comprendre l'émergence d'un tel processus, il était nécessaire de revenir à ses origines et là où il avait le plus proliféré : chez les *muckrakers* aux États-Unis. Le mot « immersion » n'est pas encore revendiqué (il commence à être revendiqué à l'extrême fin du XXème siècle), mais c'est dès la fin du XIXème siècle, qu'ils entrent en scène. Littéralement « fouilles merde », les *muckrakers* sont les tous premiers journalistes d'investigation. Ils s'attachent à dénoncer les travers de nos sociétés sans hésiter à mouiller dirigeants politiques, personnalités influentes du monde des affaires ou encore géants de l'industrie.

Celle qui passe pour la pionnière de ce type de reportage est l'américaine Nellie Bly. Depuis le début de sa carrière en 1880, l'immersion semble être pour elle une condition *sine qua non* de l'exercice de son métier. Elle a 16 ans lorsqu'elle entre au journal local américain *Pittsburg Dispatch* et commence à écrire sur le monde ouvrier. Sous pression des industriels, le patron du média la censure et la force à quitter son domaine de prédilection pour s'occuper uniquement des rubriques culturelles. Mais la jeune femme continue de proposer des sujets et finit par le convaincre avec une idée de génie : se faire embaucher dans une tréfilerie²⁶ pour décrire le quotidien des employés. C'est le premier reportage du genre et il fait sensation. À

24 Jonze Spike, *Adaptation*, 2002.

25 Hamelin F. (2014, 26 mars). « Les chaînes d'info en continu, c'est l'art de remplir le vide ». *Le Figaro*. Repéré le 10 avril 2016.

26 Usine contenant des ateliers de fabrication du fil.

partir de ce moment, Nellie Bly en fait sa marque de fabrique. En 1887, elle quitte Pittsburg pour New York et candidate dans plusieurs grands titres. Joseph Pulitzer, directeur du *New York World*, lui promet un contrat si elle arrive à s'infiltrer dans un asile psychiatrique pour femmes. Elle se fait donc passer pour malade et convainc les médecins, qui l'internent. Après dix jours dans l'hôpital, elle ressort et écrit un article retentissant, repris par de nombreux médias, dans lequel elle fait état de conditions désastreuses au sein de l'établissement médical. La nourriture servie y est avariée, l'eau souillée et les bâtiments infestés. Suite à cette enquête, les pratiques changent radicalement et Nellie Bly publie un livre intitulé *Ten Days in a Mad House*. La journaliste multiplie les expériences de ce genre, n'hésitant pas à sauter du ferry new yorkais pour tester la capacité des services de sécurité à secourir un passager qui aurait basculé par-dessus bord. Elle devient rapidement une référence en la matière et est très vite imitée par ses pairs.

Au milieu de l'été 1902, Jack London reçoit un télégramme de l'agence « American Press Association » qui lui propose de partir en Afrique du Sud pour réaliser une série de reportages sur la guerre des Boers. Il a 26 ans, doit transiter par Londres et, apprenant la veille de son départ que le reportage est annulé, décide de profiter de l'occasion pour se rendre tout de même en Angleterre. Le journaliste s'installe dans l'East End de Londres, non pas sous cette étiquette, mais comme s'il faisait réellement partie des décors habités par la misère. Pendant six mois, il vit dans ce quartier pauvre où les habitants ont en permanence cette boule au ventre dont on ne sait si elle est plus due à la peur ou à la faim. Cette expérience fait à Jack London l'effet d'un véritable choc :²⁷

Les expériences que je relate dans ce volume me sont arrivées personnellement durant l'été 1902. Je suis descendu dans les bas-fonds londoniens avec le même état d'esprit que l'explorateur, bien décidé à ne croire que ce que je verrai par moi-même, plutôt que de m'en remettre aux récits de ceux qui n'avaient pas été témoins des faits qu'ils rapportaient, et de ceux qui m'avaient précédé dans mes recherches.

Non seulement il découvre dans l'une des villes les plus développées, une misère qu'il n'avait pour le moment vue qu'à travers l'œuvre de Victor Hugo, mais il réalise de surcroît que ces prolétaires sont très utiles à la société. Grâce à eux il y a des candidats pour réaliser les travaux les plus sales, mal payés, dangereux, humiliants. À aucun moment ces hommes ne prétendent vivre, ils survivent en permanence. Accusé d'exagérer les scènes dépeintes dans le livre à sa sortie, l'auteur se défend en affirmant avoir justement supprimé les passages les plus

27 London, J. (1903) *The people of the Abyss*. London. Traduction de Postif F. (1999) *Le peuple d'en bas*. Paris : Éditions Phébus, coll. Libretto. p.6.

choquants. Dans ce qui est alors la ville la plus riche du monde, Jack London expérimente ces vies qui mènent à l'exclusion, poussent à l'abandon de soi, décrypte le processus qui conduit à la marginalité.

À la fin des années 20, c'est George Orwell qui, après s'être retrouvé réellement dans la situation de vagabond, la décrit dans *Dans la dèche de Paris à Londres*. Quelques années plus tard, il s'intéresse à la vie des mineurs et effectue trois visites dans le fond d'un puit d'une mine de Wigan. Il en tire *Le Quai de Wigan*, ouvrage mêlant le récit de ses visites et des réflexions personnelles sur la situation politique et sociale de l'époque et auquel l'ouvrage de Florence Aubenas *Quai de Ouistreham* sonne comme un hommage. Les enquêtes sous couverture se multiplient par la suite aux États-Unis : on se colore la peau pour raconter les discriminations liées à la ségrégation²⁸, on infiltre une maison de retraite pour y constater des maltraitances²⁹, on fréquente les blocs opératoire pour raconter le travail des chirurgiens³⁰, on ramasse pendant des mois, chaque jour de la semaine, les gravats du *World Trade Center* encore mêlés de restes humains³¹... Et j'en oublie. Pourtant ce journalisme n'est pas un monopole étasunien, on s'étonne même de la variété des traditions nationales de journalisme auxquelles se réfère Erik Neveu³².

Il trouve les illustrations d'un tel journalisme au Japon³³, en Inde³⁴, en Pologne³⁵, en Allemagne³⁶ et bien évidemment, en France³⁷.

28 John Howard Griffin qui, en 1959, s'inflige un lourd traitement chimique pour assombrir sa peau. Il écrit alors *Dans la peau d'un noir*, récit de la ségrégation raciale en Alabama, agrémenté d'anecdotes illustrant cruellement les humiliations subies par les afro-américains.

29 Pam Zekman, journaliste à Chicago, incarne l'âge d'or de l'investigation sous couverture aux États-Unis. Dans les années 70 et 80, elle publie divers reportages en immersion, notamment au sein d'une maison de retraite dont elle dénonce les mauvais traitements et en employée d'un aéroport où elle pointe du doigt les critères d'embauche du personnel en charge de fouiller les bagages.

30 Kramer, M. (1983). *Invasive Procedures : a year in the world of two surgents*. New York : Éditions Harper and Row.

31 Langewiesche, W. (2003). *American Ground: Déconstruire le World Trade Center*. Traduit de l'anglais par Thierry Gillyboeuf. Paris : Éditions du Sous-sol.

32 Neveu E. *Du journalisme d'immersion en "Amérique"*. *Quand le journalisme fait sens du monde social...* à paraître dans Leroux P. Neveu E. En Immersion PUR 2016.

33 Kobayashi, T. (1929) *Le bateau usine*. Traduit du japonais par Évelyne Lesigne-Audoly en 2010. Paris : Éditions Yago.

34 Arhundati Roy a reçu le prix Brooker en 1997. En 2010 elle écrit *Ma marche avec les camarades*, récit de son séjour chez les guérilleros naxalites.

35 Ryszard Kapuscinski a publié en 2010 un ouvrage sur le métier de journaliste, qu'il exerce lui-même. En 2003, il est l'auteur de *l'Autoportrait d'un reporter*.

36 En 1984 et 1985, le journaliste allemand Gunter Wallraff se fait passer pour un immigré turc sans papier dans *Tête du turc*. Au gré des possibilités qui s'offrent à lui, il devient tour à tour ouvrier chez les géants du BTP, vendeur au Macdo... Le livre qu'il publie suite à ces deux ans d'enquête, *Tête de turc*, connaît un succès retentissant, notamment en France où 500.000 exemplaires sont écoulés.

37 Voir corpus principal p.47.

Dans l'hexagone, la tradition d'immersion est portée par Albert Londres qui en 1923, se rend en Guyane où il visite le bagne de l'île de Salut à Cayenne et à Saint-Laurent du Maroni. Il y décrit diverses formes de maltraitance mais aussi des faits que l'on ignore encore trop souvent comme le « doublage ». « Quand un homme est condamné de cinq à sept ans de travaux forcés, cette peine achevée, il doit rester un même nombre d'années en Guyane. Si il est condamné à plus de sept ans, c'est la résidence perpétuelle ». Son livre *Au Bagne*³⁸ est une galerie de portraits à travers lesquels il rend compte d'une réalité ignorée et qui suscite de vives réactions dans l'opinion et au sein des autorités.

En 1987, alors que le Front National fête ses 15 ans, la journaliste Anne Tristan part s'installer à Marseille et investit l'antenne locale du parti. Elle raconte son expérience dans, *Au Front*³⁹, expérience entreprise à nouveau par Claire Checcaglini en 2012.

En 1992, c'est le livre d'Hubert Prolongeau, *Sans Domicile Fixe*, récit de quatre mois aux côtés des SDF entre décembre 92 et mars 93, qui décrit les conditions dans lesquelles sont pris en charge les sans-abri dans des foyers. Beaucoup d'entre eux seront par la suite épinglés pour maltraitance.

Ils sont quelques-uns à faire l'expérience des travailleurs précaires. Elsa Fayner⁴⁰ en 2008 publie *Et pourtant je me suis levée tôt*, récit de sa recherche de travail un an auparavant dans la région de Lille où elle enchaîne les petits boulots et enfin la plus connue en France, Florence Aubenas qui en 2009, ne percevant pas dans son milieu aisé parisien les effets de la crise, part en Normandie et s'inscrit à Pôle-Emploi. Quinquagénaire sans expérience, elle accumule les heures de ménage sur un ferry et dans des bungalows pour tenter de joindre les deux bouts avec pour seul but qui, une fois atteint, signera la fin de l'expérience : l'obtention d'un CDI.

Arthur Frayer-Laleix sort de son école de journalisme en 2008 avec une obsession : savoir ce qui se passe entre les murs d'une prison. Il s'inscrit au concours de gardien, y travaille plusieurs mois et en 2011, sort en librairie *Dans la peau d'un maton*, enquête qui pour la première fois lève le voile sur le milieu carcéral. À la fin de l'année 2015, il publie *Dans la peau d'un migrant*, qui réunit les observations menées par le journaliste au long de deux années d'enquête durant lesquelles il se rend ponctuellement dans les Balkans et aux frontières européennes où les vies se marchandent avec les passeurs.

Enfin, nous nous appuyons également sur *Un jour en France*, de Bérangère Lepetit où la journaliste du *Parisien* a raconté son travail d'un mois dans une usine de volailles à Quimper

38 Londres, A. (1923) *Au bagne*. Paris : Édition : Le Petit Parisien.

39 Tristan, A. (1987). *Au Front*. Paris : Éditions Gallimard.

40 Fayner, E. (2008) *Et pourtant je me suis levée tôt*. Paris : Éditions du Panama.

et qui a reçu un accueil très mitigé de la part des employés de l'usine comme de celle de ses dirigeants.

À l'enquête en immersion, s'oppose un journalisme structuré par une écriture centrée sur les faits, rompant avec tous les styles littéraires. Dans ce cas là, il est de bon augure de collecter le plus d'informations possibles (news-gathering en anglais) auprès des autorités concernées, quitte à aller les chercher de manière musclée, à pousser les communicants dans leurs retranchements. Comme l'explique Erik Neveu⁴¹, la collection d'information telle qu'elle est décrite plus haut revient à « négliger un autre mode de production des “faits” qui est la fréquentation prolongée d'un microcosme social ».

L'expression est utilisée pour la première fois par Tom Wolfe en 1973, dans une anthologie d'articles publiés sous le titre *The New Journalism*, et mêlant au sien, les noms de Truman Capote, Hunter S Thompson, Norman Mailer etc. L'idée est de faire de ces articles une ligne de conduite à suivre pour renouveler le journalisme, pour le recentrer sur le peuple et non sur l'élite.

D'un point de vue narratif, le *New Journalism* se rapproche davantage de la fiction. Tom Wolfe identifie en particulier quatre aspects directement empruntés à la littérature :

- on préfère la mise en scène à la narration historique,
- on transcrit les dialogues en entier plutôt que de mettre en avant des citations,
- on adopte le « je »,
- on utilise des détails qui n'aident pas à mieux expliquer les faits mais qui participent à retransmettre une ambiance.

Avec ces éléments, le reportage apporte, en plus des informations classiques, une sensibilité qui ne peut être transmise que si le journaliste a passé un peu de temps sur le terrain. Le papier est incarné, il permet de plonger dans un univers, de mieux en comprendre les codes et les enjeux. Après la publication de l'ouvrage de Tom Wolfe, ce type d'articles, pourtant déjà publiés dans divers titres de presse depuis près d'un siècle, porte enfin un nom.

Dans son article à paraître en juillet 2016, Erik Neveu développe cette thèse en insistant sur les reportages en immersion écrits et publiés sous des formats assez longs pour exister en tant que livres. Le sociologue note que l'emprunt des auteurs de ces ouvrages à des registres littéraires permet de s'écarter d'un journalisme à l'écriture « condensatrice » et aux

41 Neveu E. *Du journalisme d'immersion en “Amérique”. Quand le journalisme fait sens du monde social...* à paraître dans Leroux P. Neveu E. *En Immersion* PUR 2016.

formats « compacts »⁴². À ce moment-là, des romanciers se mettent parallèlement à produire des récits de non fiction. C'est le cas de Truman Capote qui publie en feuilleton dans le *New Yorker* en 1965, puis dans un livre, *De Sang Froid*, en 1968, le récit du meurtre barbare et sans explication de toute une famille par deux individus dans leur maison d'une petite ville de la *Bible Belt*. Tous les protagonistes sont présentés grâce aux témoignages recueillis et divers documents consultés par l'auteur, puis Truman Capote reconstitue la traque des criminels et leur attente dans le couloir de la mort à travers les récits des enquêteurs et des criminels qu'il a personnellement rencontrés à plusieurs reprises. Dans un exercice de style, il met particulièrement en avant la psychologie des meurtriers. Capote décrit l'étrange processus qui mène de simples marginaux à commettre l'irréparable. Il décrit également avec fascination l'impact que peut avoir un tel drame sur une petite commune sans histoire du Kansas.

New New Journalism

Après cette période, les articles infiltrés, dont les auteurs revendiquent désormais le label d'« immergé », connaissent un nouvel essor au milieu des années 1980. Dans un recueil d'entretiens, Robert Boynton, professeur de journalisme à la New York University, évoque pour la première fois en 2005 un « *New New Journalism* ». Il entend emprunter les procédés du *New Journalism* des années 1960, tout en les mettant en perspective avec des enjeux sociaux et politiques que prenaient les écrivains du XIX^{ème} siècle. Selon Boynton, cette double filiation permet d'obtenir un journalisme « adapté à son temps, rapportant rigoureusement les faits, avec subtilité psychologique, en prenant en compte les enjeux sociaux et politiques », estimant que la société contemporaine est beaucoup plus complexe qu'elle ne l'était dans les années 1960. Le *New Journalism* aurait apporté les fondements d'un renouveau journalistique en brisant le carcan de l'écriture traditionnelle et selon Boynton, le *New New Journalism* se distingue du *New Journalism* par de nouvelles stratégies d'immersion. Il s'appuie pour étayer son propos sur des reportages publiés aux États-Unis mais dont on trouve un équivalent en France : Ted Conover qui a été gardien de prison comme Arthur Frayer-Laleix en France, et qui a vécu dans la rue comme Hubert Prolongeau⁴³. Dans ces ouvrages, le temps devient un facteur fondamental dans la construction du reportage et permet une approche rigoureusement factuelle du sujet. Les descriptions minutieuses permettent de planter un décor plein de détails dans lesquels on n'a plus aucun mal à se figurer les situations réelles. On prend le temps de raconter le temps. Anne Hull, une

42 Neveu E. *Du journalisme d'immersion en "Amérique". Quand le journalisme fait sens du monde social...* à paraître dans Leroux P. Neveu E. *En Immersion* PUR 2016.

43 Ted Conover est l'auteur de *Rolling Nowhere* en 1984.

journaliste du Washington Post et lauréate du Prix Pulitzer intitule sa manière de faire du reportage « *Being There* ». Une formule qu'explique Benoît Grevisse dans l'ouvrage *Écriture journalistique* : ⁴⁴

C'est être là tout en étant légèrement désaxé. C'est vivre avec les gens jusqu'à faire oublier sa présence, mais ce n'est pas se confondre avec eux. Hull insiste aussi sur la nécessité de maintenir une vigilance d'ouverture d'esprit. Les cadres du journaliste ne doivent pas contraindre le terrain. Ce sont les acteurs, dont il va parler, qui ont la main, même si le journaliste doit garder à l'esprit ce qu'il observe. Sans s'impliquer jusqu'à confondre ses propres histoires avec celles des gens qu'il accompagne, le journaliste ne peut non plus se présenter avec la distance d'un iceberg, celle qu'il mettrait entre lui et le politicien, bardé de média training, qu'il aurait à interviewer.

De cette immersion, découlera une empathie réciproque du journaliste envers les gens dont il va parler. Une empathie qui se construit grâce au temps. Benoît Grevisse continue en rappelant que la pratique journalistique la plus courante est dominée par des temps brefs. Avec les chaînes d'information en continue, les notifications qui tombent immédiatement sur nos smartphones dès qu'un événement jugé assez important survient, cet aspect de la profession tend à devenir de plus en plus vrai. C'est d'ailleurs ce qui oppose le plus souvent au sein des rédactions les journalistes à leurs directeurs éditoriaux et cela reste l'une des critiques de médias les plus en vogue dans l'opinion publique. Le traitement médiatique des attentats du 7 janvier 2015 avec par la suite la traque en direct des frères Kouachi a été l'occasion de le rappeler⁴⁵. Cette course à l'info sert par ailleurs souvent d'excuse aux journalistes qui se trompent en divulguant de fausses informations. Plusieurs journalistes de l'AFP en ont fait les frais en février 2015, lorsqu'un correspondant, ayant crû s'être fait confirmer par un maire la mort de l'industriel Martin Bouygues et sans doute heureux d'être détenteur de ce scoop, a publié la nouvelle. À la suite de cette erreur très médiatisée, deux responsables du média ont été démis de leurs fonctions.

44 Christine Leteinturier, « Benoît GREVISSE (2008), *Écritures journalistiques. Stratégies rédactionnelles, multimédia et journalisme narratif* / Alice KRIEG-PLANQUE(2009), *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique* », *Communication* [En ligne], Vol. 29/2 | 2012, mis en ligne le 06 septembre 2013, consulté le 15 avril 2016.

45 Voir article de Joubert A. et Rieth B. (2015, 10 janvier). Médias : ils sont où les irresponsables ?. *Marianne*. Repéré le 18 avril 2016.

3 - L'effet de réel

À une époque où le journalisme est en crise, le réinventer devient une nécessité pour sa survie. Afin de lui donner une consistance autre, la perspective d'utiliser des temps narratifs plus variés vise à multiplier les différences de traitement des sujets via une multitude d'angles proposés aux lecteurs.

Benoît Grevisse insiste notamment sur le bénéfice du recul que l'on prend lors des enquêtes en immersion par rapport aux papiers plus courts, écrits dans la journée pour une publication le soir même. Selon lui, il faut se « ménager des moments d'interprétation des données qu'on a recueillies ». Concrètement, il recommande de commencer à construire le récit au fur et à mesure de l'expérience sur le terrain, ce qui permet de dégager une vision. On retourne sur le terrain avec ces éléments qu'on confronte à la réalité et on recommence. De fil en aiguille, la vision et la réalité deviennent de plus en plus proches. Dès qu'elles se confondent, c'est qu'on est dans une démarche honnête et qu'on est prêt à exposer nos observations. À ce propos, Anne Hull conseille de lire les journaux locaux, de se rendre à l'église, dans des parcs pour assister à des parties de boule... Fréquenter les lieux populaires pour s'imprégner d'une culture, d'une ambiance, d'une vie quotidienne qui ne nous appartient pas tout en notant des détails physiques extrêmement précis, des habitudes de langages etc.

C'est l'une des premières choses que l'on nous enseigne, en stage ou en école. Le « chapô »⁴⁶ contextualise, l'« attaque »⁴⁷ fait entrer directement dans le cœur du sujet, de la manière la plus sensible possible, avec une description ou un détail physique qui donne une existence réelle à une personne ou un lieu. Dans un texte intitulé « L'Effet de Réel »⁴⁸, Roland Barthes pose la question de la signification de ces « détails inutiles ». Il rappelle que la description a eu pendant longtemps une valeur esthétique. Dès l'Antiquité, il y avait deux sortes de discours le juridique et le politique, auxquels on a ajouté l'épidictique, discours destiné à susciter l'admiration du public. Comme exemple principal, Roland Barthes s'appuie sur *Madame Bovary*, chef d'œuvre de Gustave Flaubert, connu entre autres pour ses très longues descriptions. Il dit du roman de Flaubert que sa fin esthétique « est toute mêlée d'impératifs "réalistes", comme si l'exactitude du référent [...], commandait et justifiait seul, apparemment, de le décrire. »⁴⁹

46 Petit texte de quelques lignes entre le titre et le corps de l'article, qui vise à expliquer brièvement le sujet avant que l'on ne rentre dedans.

47 Première phrase d'un article.

48 Barthes Roland. *L'effet de réel*. In: Communications, 11, 1968. Recherches sémiologiques le vraisemblable. p.84-89.

49 *Idem*. p.87.

La “représentation” pure et simple du “réel”, la relation nue de “ce qui est” (ou a été) apparaît ainsi comme une résistance au sens ; cette résistance confirme la grande opposition mythique du vécu (du vivant) et de l'intelligible ; il suffit de rappeler que dans l'idéologie de notre temps, la référence obsessionnelle au “concret” (dans ce que l'on demande rhétoriquement aux sciences humaines, à la littérature, aux conduites) est toujours armée comme une machine de guerre contre le sens, comme si, par une exclusion de droit, ce qui vit ne pouvait signifier - et réciproquement. La résistance du “réel” (sous sa forme écrite, bien entendu) à la structure, est très limitée dans le récit fictif, construit par définition sur un modèle qui, pour les grandes lignes, n'a d'autres contraintes que celles de l'intelligible ; mais ce même “réel” devient la référence essentielle dans le récit historique, qui est censé rapporter “ce qui s'est réellement passé” : qu'importe alors l'infonctionnalité d'un détail, du moment qu'il dénote “ce qui a eu lieu” : le “réel concret” devient la justification suffisante du dire.

La seule existence d'un détail, même inutile de tout autre point de vue, justifierait son ajout à une scène. Par le simple fait de refléter la réalité et dans la perspective de la rendre palpable, tous les éléments notés par le journaliste, qu'ils aient un rapport direct avec les scènes dont il est témoin ou non, ont leur place dans le reportage. À condition bien sûr que le format et le temps consacré au reportage le permette. Pour le reste « *l'avoir été là* des choses est un principe suffisant de la parole. »⁵⁰

La place que peuvent laisser les journalistes aux « détails inutiles » dans les livres, par rapport aux articles, permet une profusion de ces détails et l'instauration d'un univers sur le long terme, comme dans un roman. Lorsque Florence Aubenas évoque son entretien d'embauche chez un couple de retraités à la recherche d'une employée de maison, l'information est qu'elle ne va pas être retenue. Pourtant, la scène s'étire sur plusieurs pages et on y trouve pléthore d'éléments qui ne sont pas liés à l'annonce : ⁵¹

Lui est debout, en veste, incapable de rester en place, tournant autour de la table. Parfois il s'arrête, écrit une note sur un bloc de papier posé sur la table devant lui. Sa femme se lève, revient avec un chandail. Elle s'est maquillée et coiffée avec soin. Ils placent une chaise face à eux. Lui regarde sa montre. Elle aussi.

50 Barthes Roland. *L'effet de réel*. In: Communications, 11, 1968. Recherches sémiologiques le vraisemblable. p. 87. p.88.

51 Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Paris : Éditions de l'Olivier. p.8.

Ces détails servent en fait à planter un décor, à donner de la consistance à ces gens, chez qui elle se rend. Elle démontre ainsi la certaine bienveillance dans laquelle se trouve le couple de retraités lorsqu'ils lui demandent en lui ouvrant la porte : « Vous êtes la nouvelle gouvernante ? »⁵²

4 – Devenir auteur

Pendant longtemps, le journalisme a été écarté des études littéraires. La littérature est un art, le journalisme une simplification vulgaire. Et les journalistes s'enferment eux-mêmes dans une opposition à la littérature dès le commencement de la presse au début du XIXème siècle. En 1993, le chroniqueur Bernard Frank fait état de ce paradoxe dans la préface de *Mon Siècle. Chroniques 1952- 1960* :⁵³

[Les journaux] ont mauvaise presse, les pauvres. En ce moment, mais de tout temps. De la part du lecteur, de ceux qui les font et même des écrivains. De Balzac à Morand, à Camus, pour ne pas remonter au déluge du présent, c'est étonnant ce qu'ils ont pu susciter de sarcasmes. Morand, qui a été à sa façon, et dans ses nouvelles par exemple, un parfait journaliste, un impeccable journaliste [-] ce que dit Baudelaire dans sa dédicace des *Fleurs du mal* de Gautier [-], chevrotait pendant trente ans aux jeunes écrivains : « Ah ! Surtout pas de journalisme ! » On ne s'en tirait plus, on était foutu pour la littérature. Et Balzac, qui n'avait pourtant rien de Flaubert, et pour cause, qui a écrit une littérature de journaliste halluciné avec beaucoup de remplissage, multiplia les avertissements, les mises en garde. Camus, ce fut plus triste. Pour dénoncer les tares de notre époque, il disait de ses contemporains qu'ils [sic] ne savaient faire que deux choses dans la vie, lire les journaux et forniquer. Si ç'avait été vrai ! Pour la fornication, le sida a mis le holà et la presse s'arrache ses derniers lecteurs comme si elle était frappée d'alopécie galopante. Camus et Balzac furent deux fiers ingrats. [...] Morand pensait à l'argent et à l'à-peu-près du journalisme. Qu'on y perdait son âme et sa rigueur. [...] Il craignait que les futurs écrivains – et comment l'en blâmer – n'aient pas sa chance et il les mettait en garde

52 *Idem*

53 Bernard, F. (1993) *Mon Siècle*, Paris :Éditions Julliard. p.18-19.

contre les facilités de la vie. Le journaliste devait lui apparaître comme le « maquereau » de la littérature. À le pratiquer, on s'abîmait le talent.

Depuis une vingtaine d'années, force est de constater que la situation a changé. Les études de presse sont de plus en plus nombreuses et on observe une « prise de conscience de l'immense valeur qui gît dans ce continent englouti – émergeant lentement mais sûrement grâce à la recherche récente – qu'est la presse et les phénomènes médiatiques de la modernité »⁵⁴. Outre cette prise de conscience, l'éloignement de la traditionnelle sacralité de la littérature permet d'élargir le chantier de recherche et de considérer tout autant des ouvrages sensibles qui prennent forme dans un contexte historique donné. Les journalistes qui se lancent dans une enquête ont une hypothèse. Celle que la crise frappe de plein fouet la classe pauvre, que le milieu carcéral, faute de temps et d'argent ne laisse que très peu de chance (et à condition d'en avoir beaucoup) de réinsertion dans le monde extérieur et que la réussite d'une multinationale est essentiellement fondée sur la maltraitance des employés. Ces hypothèses, prennent une réelle valeur par les expériences qui permettent d'en affirmer la validité. C'est en cela que les enquêtes en immersion rejoignent les sciences sociales. Mais la mise en narration d'un récit a quelque chose de plus. Il fait appel à l'imaginaire et possède une dimension artistique.

Dans son ouvrage *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Denis Ruellan, ramène le journalisme au travail des naturalistes. Selon lui, Émile Zola fait peu ou prou le même travail que les reporters du XXI^{ème} siècle. Il serait même un instigateur de l'enquête : « En se répandant dans les journaux qui bientôt les ont imités, ils [les naturalistes] ont donné l'impulsion à une nouvelle pratique journalistique qui fut appelée généralement reportage (et parfois enquête), et qui, bientôt, devait leur échapper, et les oublier ». En écrivant dans les journaux, les romanciers auraient permis aux journalistes d'imaginer leur profession sous un autre angle. Il note que « [...] aujourd'hui : ce n'est plus tant la littérature qui alimente la presse et l'enrichit, que le journalisme qui se répand en romans, documents et autres essais »⁵⁵. Pierre Gosselin, ajoute même que « la majorité des principales plumes de la presse française ont comme ambition la réussite dans la littérature »⁵⁶.

La dimension artistique permet d'accrocher davantage le lecteur, mais elle est aussi pour le journaliste l'occasion d'acquérir une posture auctoriale. En devenant auteur, il entre à part entière dans le monde littéraire, tout en restant journaliste. Il fait le pont entre deux pratiques,

54 Guillaume Pinson & Maxime Prévost, « Présentation », dans *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, « Penser la littérature par la presse », s. dir. Guillaume Pinson & Maxime Prévost, 2009, p. 7.

55 Ruellan, D. (2007). *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble. p.118.

56 Gosselin, P. Denis RUELLAN (2007), *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Communication, Vol. 27/2 | 2010, mis en ligne le 12 septembre 2013, consulté le 18 avril 2016.

peut (c'est le cas de Florence Aubenas), obtenir la reconnaissance de ses pairs dans deux milieux, celui des journalistes et celui des écrivains. Être reconnu comme ayant une plume ouvre également la porte à de grands médias qui revendiquent la belle écriture de leurs articles, comme *L'Obs* ou *Libération*, et permet plus largement d'obtenir la confiance des rédacteurs en chef et donc une liberté plus grande dans le choix des sujets que l'on va traiter.

Mais cette posture auctoriale peut également faire défaut au jeune journaliste qui essaye de s'insérer sur le marché du travail comme c'est le cas d'Arthur Frayer-Laleix. Cinq ans après la parution de son premier livre et alors qu'il vient d'en publier une deuxième, Arthur Frayer-Laleix est toujours pigiste. Une situation choisie et subie, dans laquelle ses travaux précédents le suivent et parfois l'encombrent. Il assure qu'avec *Dans la peau d'un maton*, il ne cherchait pas le buzz : « Ce n'était pas du tout mon intention. En revanche je refusais de rentrer dans ce métier pour faire des choses qui ne me plairaient qu'*a minima* pendant des années avant de, peut-être, cinq ou six ans après, parvenir à mon idéal ». Mais aujourd'hui, il n'est pas certain de pouvoir rester journaliste toute sa vie : « J'ai eu de bons retours sur mon premier livre et en même temps ça m'a mis dans une case. Après j'ai travaillé en PQR à la *République du Centre* et les gens ne comprenaient pas ce que je faisais là. Plus tard, j'ai postulé dans un autre journal pour un emploi de rédacteur sur le web. Là on m'a clairement dit que vu le reportage que j'avais fait, ça n'était pas fait pour moi. Finalement, ça me sert autant que ça me dessert. »⁵⁷

57 Voir en annexe la retranscription de l'entretien avec Arthur Frayer-Laleix, p 50-51.

DEUXIÈME PARTIE : UNE AFFAIRE DE MORALE

Pendant tout le temps passé avec eux, aucun des SDF que j'ai fréquenté n'a su que j'étais journaliste. Cette tromperie, que je continue de croire nécessaire à l'authenticité de cette enquête, m'a souvent été pénible, et plusieurs fois j'ai failli tout leur dire. Si l'un de mes compagnons de cette période lit ces lignes, qu'il sache que je n'ai jamais voulu le "piéger", mais témoigner de sa vie, et qu'il veuille bien m'en excuser.

Hubert Prolongeau, *Sans Domicile Fixe*, 1993

Je cherche Marguerite et Françoise. Je viens leur annoncer que j'ai écrit ce livre. À côté de la gare, j'ai loué un véhicule sans âme ni odeur, une voiture qui démarre du premier coup, une voiture de journaliste en reportage, comme celles dont j'ai l'habitude. À 8 heures du matin, je me gare sur le parking de la ZAC pour les attraper à la fin de la vacation. Le givre craque sous les pas. Je suis intimidée.

Dans le grand hall brillant, je ne reconnais qu'une seule des filles de l'équipe. Françoise est malade, Marguerite a été promue à un autre poste depuis qu'elle a réussi son diplôme. Sa remplaçante renâcle à me donner son téléphone. Quand je ressorts, un froid clair a remplacé l'air noir et glacé de la nuit.

Ma journée se passe à regarder tourner les heures, en attendant de retrouver Marguerite – si j'y parviens – sur son site du soir. J'arrive enfin dans les bureaux vides. Au loin, dans les étages, résonne le cliquetis des chariots. Je prends un ascenseur, je traverse un couloir, je la cherche. Je tombe sur elle à l'instant où je m'y attendais le moins.

Ce sont de vraies retrouvailles, avec des rires et des souvenirs sous le néon gris du couloir. Je n'en finis pas de lui demander des nouvelles pour retarder le plus possible le moment où cette bulle d'intimité va éclater.

Florence Aubenas, *Le Quai de Ouistreham*, 2008

19 heures. Je franchis pour la dernière fois la porte de la prison. Un vent glacial me fouette le visage et me transperce jusqu'aux os. La pluie a cessé. Je sens comme un grand vide au creux de mon ventre. Je croyais que j'allais sauter de joie en sortant, je ne ressens rien du tout. J'ai juste le sentiment d'abandonner tout le monde : détenus, surveillants, tous embarqués dans la même galère. Je pars en laissant derrière moi les seules personnes à savoir ce que je viens de vivre.

Arthur Frayer-Laleix, Dans la peau d'un maton, 2011

Mon ultime nuit d'infiltration vient de s'achever. Dans quelques heures, la lumière relèvera les couleurs de l'austère entrepôt logistique de son parc de stationnement. [...] Pour l'heure, ma voiture, dont les vitres grandes ouvertes laissent pénétrer l'air glacé, toussote seule, dans l'obscurité, sur un maigre ruban d'asphalte découpé par ses phares. Merveilleuse et magistrale, l'aube point. Je ne peux m'empêcher de songer aux ouvriers qui traversent le parking que je viens de quitter. Aucun de ces travailleurs du matin ne verra naître le jour.

Jean-Baptiste Malet, En Amazonie, Infiltré dans le « meilleur des mondes », 2013

Je n'ai pas pu leur dévoiler mon projet en partant : c'était trop tôt. Mais là, sept mois après, je reviens tout juste du Finistère : je ne suis pas retournée à l'abattoir mais j'ai rencontré certains des protagonistes, et j'ai eu l'impression qu'ils comprenaient ma démarche. Je pense que ce ne sera pas le cas de tout le monde et je peux comprendre aussi que certains se soient sentis vexés ou trahis. Mais sur le long terme, j'espère qu'ils se rendront compte que je parlais avec de bonnes intentions.

Bérangère Lepetit, Un séjour en France, 2015

1 - Un genre qui ne fait pas l'unanimité

Être ou ne pas être dans la peau d'un autre

« *Dans la peau d'un autre* pourrait être le titre qui coiffe tous ces reportages réalisés depuis plus de cent trente ans et qui consistent à faire semblant de ne plus être journaliste, pour faire surgir une vérité qui, sans le sacrifice des reporters, resterait en principe inaccessible »⁵⁸. C'est avec un semblant d'ironie que Serge July aborde le chapitre « *Infiltré* »⁵⁹ de son *Dictionnaire amoureux du journalisme*. On sent comme un doute sur la légitimité, selon lui, de cette pratique. L'expression « faire semblant » donne à l'expérience un caractère puéril et le « en principe » à la fin de la citation permet de bien signifier que Serge July ne s'engage pas sur les bénéfices du travail des reporters en immersion.

Ce que souligne en premier lieu l'ancien directeur de *Libération*, à l'instar de nombreux journalistes, c'est que l'immersion ne va pas de soi et que quand bien même on voudrait sa démarche authentique, il est impossible de réellement se mettre « dans la peau » d'un autre. Pour étayer cet argument, Serge July cite l'exemple d'un journaliste italien de *L'Espresso*, Fabrizio Gatti. Pour raconter la vie des réfugiés, il a fait le trajet du Nigeria à Lampedusa via ces bateaux qui n'arrivent pas toujours et a finalement séjourné dans un centre de rétention sur l'île sous l'identité d'un migrant kurde. L'ex-patron de *Libération* tire comme conclusion qu'« il ne sera jamais possible pour un journaliste d'abolir la différence entre lui et un damné de la terre somalien qui cherche à entrer en Europe pour simplement survivre et envoyer trois sous pour sauver sa famille de la famine, et qui en est à sa troisième tentative »⁶⁰.

En effet, dans tous les cas des ouvrages qui constituent notre corpus, que le journaliste vive comme un SDF, une quinquagénaire en recherche d'emploi, un gardien de prison, un intérimaire chez Amazon, une ouvrière d'usine alimentaire ou une militante du Front National, son expérience est nécessairement limitée par la conscience de n'être dans cette situation que temporairement. Ces infiltrés ont-ils conscience de cette caractéristique ? Il me paraît évident que oui. Et c'est d'ailleurs ce que confirme « l'objectivation participante », concept développé par Bourdieu et qui permet d'esquisser un début de réponse aux propos de Serge July.

En tant qu'anthropologue reconnu, Pierre Bourdieu profite du fait qu'on lui remette la Huxley Memorial Medal⁶¹ en 2000 pour faire un discours dans lequel il « livre un de [ses] secrets »⁶² : le recours permanent à un procédé qu'il appelle « objectivation participante »⁶³. Pierre Bourdieu distingue cela du procédé habituel d'immersion ethnologique qui consiste à

58 July, S. (2015) *Dictionnaire amoureux du journalisme*. Paris : Éditions Plon. p. 381.

59 *Idem*.

60 July, S. (2015) *Dictionnaire amoureux du journalisme*. Paris : Éditions Plon. P386.

61 La Huxley Memorial Medal est une distinction attribuée chaque année à un sociologue par la RAI (Royal Athropological Institute of Grand Britain and Ireland).

62 Bourdieu Pierre, L'objectivation participante. *Actes de la recherche en sciences sociales* 5/2003 (no 150), p. 43-58.

63 *Idem*.

intégrer un milieu pour l'observer et idéalement, en participant également. « L'objectivation participante » elle, suppose un dédoublement de la conscience. L'ethnologue (ou le journaliste dans le cas qui nous intéresse) doit s'appliquer à être à la fois sujet et objet. Il est celui qui observe les autres, qui agit et, c'est là la nouveauté, celui qui se regarde agir. « L'objectivation participante se donne pour objet d'explorer, non "l'expérience vécue" du sujet connaissant, mais les conditions sociales de possibilité (donc les effets et les limites) de cette expérience et, plus précisément, de l'acte d'objectivation »⁶⁴.

Par cette théorisation, Pierre Bourdieu expose un argument qui permet a posteriori de défendre la grande majorité des enquêtes en immersion sur des sujets de société. Dans toutes celles que j'ai lu, et qui ont servi à la rédaction de ce mémoire⁶⁵, le journaliste n'a jamais semblé perdre de vue sa qualité de journaliste et de fait, sa position privilégiée par rapport aux gens dont il a, un temps (et toute la différence tient dans ces deux mots), partagé le quotidien. Tous font état, dans un passage plus ou moins important, des conditions dans lesquelles ils se sont mis pour réaliser leurs expériences. Florence Aubenas n'a pas touché d'allocations, Claire Checcaglini a pris l'identité de sa grand-mère, Arthur Frayer-Laleix a étudié pour passer le concours administratif pénitentiaire. Certains mettent même en scène des moments de leur vie personnelle : un week-end en amoureux, une soirée entre copains, qui durant quelques heures, leur font prendre de la distance avec leurs sujets. Les journalistes ont bien conscience de ne pas vivre la même chose que les autres. Et ils regardent leur sujet avec l'œil de ceux qui approchent une réalité, tout en sachant pertinemment qu'elle ne sera jamais la leur. Arthur Frayer-Laleix en particulier en fait l'expérience lorsqu'il décide de tout plaquer après avoir fait la moitié des trois mois qu'il s'était fixé. Le déclic se fait lorsqu'il reçoit le planning du mois suivant : « Ce planning que je tiens entre mes mains est la goutte d'eau de trop, l'enfer symbolisé par une feuille de papier. À ce moment précis, je décide d'effectuer mes deux derniers jours de décembre, puis d'arrêter. Je ne retournerai pas à la prison en janvier »⁶⁶. Dans ce moment où il choisit de revenir à sa vraie vie, Arthur Frayer-Laleix se dissocie totalement de ses collègues. Il met en avant son incapacité à continuer et du même coup, donne du relief à leur courage mais aussi et surtout au caractère immuable de leur situation par rapport à la sienne : « J'ai juste le sentiment d'abandonner tout le monde : détenus, surveillants, tous embarqués dans la même galère. Je pars en laissant derrière moi les seules personnes à savoir ce que je viens de vivre »⁶⁷.

64 *Idem*.

65 Cf : *Le quai de Ouistreham* de Florence Aubenas / *Sans domicile fixe* de Hubert Prolongeau.

66 Frayer-Laleix, A. (2011) *Dans la peau d'un maton*. Paris : Éditions Fayard. p.279.

67 *Idem*. p.281.

Dans *Le Quai de Wigan*, où George Orwell a décidé d'observer la vie des mineurs anglais, sans chercher à se fondre dans le groupe mais en assumant sa qualité de journaliste, il évoque cette conscience de l'incapacité à se mettre dans la peau d'un autre, un paradoxe qui fait à la fois la force et la faiblesse de l'enquête en immersion. Dans un article, le journaliste Marc Mentré oppose le travail d'Orwell à celui d'Aubenas et note une différence d'appréciation du sujet qui selon lui, donne plus de valeur au premier. Florence Aubenas se fait passer pour une quinquagénaire sans expérience et à la recherche d'un emploi, George Orwell partage les conditions de vie des mineurs mais se refuse à faire comme s'il était l'un d'eux⁶⁸ :

Plusieurs mois durant, j'ai vécu uniquement dans des foyers de mineurs. Je prenais mes repas à la table familiale, je me lavais à l'évier de la cuisine, je faisais chambre commune avec des mineurs, je vidais des pintes de bière avec des mineurs, je jouais aux fléchettes avec eux, je parlais interminablement avec eux. Mais bien que me trouvant au milieu d'eux — et je l'espère et le crois, étant pour eux autre chose qu'un mal à prendre en patience — je n'étais pas l'un d'eux, et cela ils le comprenaient aussi bien, sinon mieux, que moi. [...] Ce n'est pas une question d'antipathie ou de répugnance instinctive, mais uniquement de différence, et c'est assez pour empêcher toute réelle communion de pensée ou de sentiment.

Marc Mentré conclut en écrivant que le *Quai de Ouistreham* se différencie du *Quai de Wigan* en ce qu'il « ne repose que sur l'artifice qui consiste à faire croire qu'il est possible de se mettre “dans la peau” d'un autre. Cela peut plaire, mais cela interroge profondément le journalisme dans sa pratique et son éthique. »⁶⁹ Mais dans son avant-propos, Florence Aubenas ne prétend pas se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre :⁷⁰

Je suis journaliste : j'ai eu l'impression de me retrouver face à une réalité dont je ne pouvais pas rendre compte parce que je n'arrivais plus à la saisir. [...] J'ai décidé de partir dans une ville française où je n'ai aucune attache pour chercher anonymement du travail. [...] j'ai décidé de me laisser porter par la situation. Je ne savais pas ce que je deviendrais et c'est ce qui m'intéressait. [...] Je ne suis revenue chez moi que deux fois, en coup de vent : j'avais trop à faire là-bas. J'ai loué une chambre meublée. J'ai conservé mon identité, mon nom, mes papiers, mais je me suis inscrite au chômage

68 Orwell, G. (1937) *Le quai de Wigan*. Londres : Éditions Victor Gollancz. p.6.

69 Mentré, M. (2010, 24 février). Florence Aubenas, George Orwell : une différence de classe. *Mediatrend*. Repéré le 23 avril 2016.

70 Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Paris : Éditions de l'Olivier. p.5.

avec un baccalauréat pour seul bagage. J'affirmais m'être tout juste séparée d'un homme avec lequel j'avais vécu une vingtaine d'années, et qui subvenait à mes besoins, ce qui expliquait pourquoi je ne pouvais justifier d'aucune activité professionnelle durant tout ce temps-là. [...] J'avais décidé d'arrêter le jour où ma recherche aboutirait, c'est-à-dire celui où je décrocherais un CDI. Ce livre raconte cette quête, qui a duré presque six mois, de février à juillet 2009.

Elle ne change pas d'identité, ne prétend pas raconter la vie de quelqu'un d'autre. Elle va faire partager son expérience à elle, aux côtés d'autres personnes qu'elle évoquera évidemment. Mais l'expérience de celle qui court dans les couloirs du ferry pour en astiquer les toilettes le plus vite possible, de celle qui passe l'aspirateur à deux mètres d'un homme qui se déclare « enfin seul »⁷¹, de la quinquagénaire à qui on explique dans un bureau Pôle Emploi qu'elle est « le fond de la casserole »⁷², c'est bien Florence Aubenas. Sans doute par sa situation, les émotions, le sentiment de détresse et celui d'humiliation sont atténués. Ils n'en sont pas moins vrais. La « bulle d'intimité »⁷³ prête à éclater qu'évoque Florence Aubenas à la fin du *Quai de Ouistreham*, alors qu'elle va annoncer à ses anciennes collègues la vérité sur sa fausse galère, rappelle qu'elle ne s'est jamais prise pour autre chose que ce qu'elle était, à savoir, une journaliste sous couverture. Elle réussit le tour de force de rendre compte sans le décrire précisément d'un moment qui lui permet d'expliquer sa démarche au lecteur, tout en respectant l'intimité que méritent les femmes qu'elle a rencontrées. Nous avons le droit de savoir si Florence Aubenas est retournée à Caen, si elle a revu ces femmes, si elle est allée elle-même à leur rencontre ou si elle a attendu que le livre tombe entre leurs mains par hasard ou pas. Le reste, ce qu'elles se sont dit, ne regardent qu'elles. Si le postulat de départ est faux, la situation dans laquelle se met Florence Aubenas est bien réelle, et les liens qu'elle tisse avec ces femmes, authentiques.

Hubert Prolongeau est également bien conscient de cette impossibilité de vivre la vie d'un autre. Il n'en demeure pas moins que pour lui, le seul moyen de rencontrer les SDF était d'aller vivre avec eux, « d'abolir l'inévitable rapport de supérieur à inférieur qui s'établit entre le "galérien" et le journaliste, d'éviter qu'ils ne me jouent un numéro rassurant de "bon clochard" »⁷⁴.

Dans *Bienvenu au Front*, Claire Checcaglini se met dans la délicate position de consacrer son temps à des militants du FN, des gens qu'elle a « toujours profondément

71 Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Paris : Éditions de l'Olivier. p.78.

72 *Idem*. p.19.

73 *Idem*. p.270.

74 Prolongeau, H. (1993) *Sans Domicile Fixe*. Paris : Éditions Hachette, coll. Pluriel. p.10.

méprisé », dont elle a « rejeté l'engagement »⁷⁵, des personnes qu'elle n'a « pu voir qu'en tant que potentiels dangers pour la démocratie, qu'ils en soient ou non conscients »⁷⁶. En tant qu'observatrice en même temps qu'agent actif, Claire Checcaglini se retrouve à militer pour le Front National, un parti qu'elle exécra. Une position qu'elle ne perd pas de vue et sur laquelle elle porte un regard dont elle rend régulièrement compte. C'est le cas notamment lorsqu'elle part en mission tractage dans une ville de banlieue parisienne avec Gisèle, une militante du FN extrêmement impliquée : « Je récupère un tas de tracts. Nous nous partageons la tâche, elle s'occupe d'un côté de la rue, moi de l'autre. À chacun sa méthode, Gisèle, toujours aussi consciencieuse, ne rate aucune boîte, moi, tout aussi sérieusement, suis à l'affût de poubelles à remplir. Elle boîte, je jette... Naturellement, lorsque je ne peux faire autrement, sous le regard de Gisèle, je m'attelle à ma tâche »⁷⁷. Plus étonnant encore, de tous les auteurs qui composent le corpus, elle est la seule à n'exprimer aucun remord vis-à-vis des personnes dont elle trahit la confiance.

Les extraits exposés plus hauts montrent que tous les auteurs nourrissent une certaine culpabilité à mentir sur leur qualité de journalistes dans un premier temps, mais aussi dans un second, à quitter un milieu difficile en y laissant derrière eux tous les acteurs d'une vie qui bientôt, sera exposée aux yeux de tous. Pour Claire Checcaglini ce n'est pas du tout le cas. Elle ne se trouve jamais en empathie avec les gens dont elle partage le quotidien (ou du moins elle ne le raconte pas), et claquer la porte du Front National est uniquement un soulagement, après qu'on lui a proposé d'apparaître sur les liste du parti pour les élections législatives : « Je quitte donc le FN sur un simple mail envoyé à Sylvain dans lequel j'évoque des problèmes personnels. Le lendemain, mardi, à 15h40, je reçois un message d'Hélène qui me dit attendre impatientement ma réponse pour les législatives. "J'espère que vos problèmes ne sont pas trop graves." Encore une fois, je rédige un mail pour clore la page du militantisme frontiste. Cette fois-ci définitivement. »⁷⁸ C'est la seule à n'avoir pas un mot pour les gens qu'elle a côtoyés. Depuis le début de son expérience, Claire Checcaglini est dans une telle aversion du FN, qu'elle ne raconte finalement aucune anecdote qui la touche directement. Elle observe le FN de là où on ne le voit pas, mais ne vit pas comme une militante du FN contrairement aux autres auteurs qui s'attachent à expérimenter eux-mêmes des situations ordinaires pour ceux qui les entourent. Il est très probable que cette caractéristique résulte du milieu et non de l'auteur. La politique est un milieu de communication, peuplé de personnes qui cherchent à avoir un rôle. Florence Aubenat, Jean-Baptiste Malet et Arthur Frayer-Laleix rencontrent des gens de la vie de tous les jours. Si les membres d'un parti politique peuvent l'être par ailleurs,

75 Checcaglini, C. (2012). *Bienvenue au Front*. Paris : Éditions Jacob-Duvernet. p.17.

76 *Idem*.

77 Checcaglini, C. (2012). *Bienvenue au Front*. Paris : Éditions Jacob-Duvernet. p.60.

78 Checcaglini, C. (2012). *Bienvenue au Front*. Paris : Éditions Jacob-Duvernet. p. 307.

ils ne le sont plus dès lors qu'ils deviennent militants, seul contexte dans lequel Claire Checcaglini les côtoie.

Une trahison

Qu'elles soient citées ou non, que leurs propos soient *on* ou *off*, *a priori*, une source sait qu'elle en est une. Dans les cas des enquêtes en immersion, ceux qui deviendront les protagonistes du livre font confiance aux journalistes infiltrés. Ils leur confient des éléments de leurs vies personnelles, les invitent chez eux... Puis ils retrouvent dans un livre leur histoire, que d'une certaine manière, on leur a volé. Bien sûr, tout est mis en œuvre par le journaliste pour qu'ils ne puissent pas être reconnus. Mais même si cela suffisait à leur garantir l'anonymat (ce dont on doute, il paraît évident qu'il y aura toujours une ou deux personnes pour savoir qui se cache réellement derrière les traits maquillés d'un militant de Nanterre ou d'une femme de ménage dans le ferry de Ouistreham), il reste qu'ils ont été floués. Dans un article, Marc Mentré évoque cette « confiance trahie » et, dans le cas du *Quai de Ouistreham*, ces femmes de ménage dont « nous n'ignorons rien des déboires conjugaux »⁷⁹.

Après la parution du livre de Bérengère Lepetit *Un séjour en France*, les ouvriers de l'usine *Doux* dans laquelle elle a effectué son immersion lui auraient même fait parvenir une lettre ouverte via le site internet de la marque *Monique Ranou*, introuvable aujourd'hui. Selon un article de *Francetvinfo*, cette lettre était particulièrement critique : « *A la lecture de votre livre, nous hésitons entre le rire et l'abattement, devant ce mélange de lieux communs, de fausses (nous espérons !) naïvetés, de caricature et de désinformation. [...] D'une manière générale, nous reprochons à l'auteure de n'avoir délibérément retenu que le côté sombre et glauque de l'univers de l'agroalimentaire* »⁸⁰. Dans un autre article, de *Télérama* cette fois⁸¹, les employés sont au contraire ravis de la parution de l'ouvrage. Probablement ce contraste reflète-t-il deux réalités qui permettent d'établir une conclusion : les avis ne sont pas unanimes. Il est donc évident que si pour certains le livre avait lieu d'être, pour d'autres il est une violation de leur vie privée, les faisant passer pour misérables qui plus est.

Mais ceux qui deviennent les protagonistes des livres ne sont pas les seuls à dénoncer une trahison. Il peut également arriver que la justice s'en mêle et statue en ce sens. Ce fut le

79 Mentré, M. (2010, 24 février). Florence Aubenas, George Orwell : une différence de classe. *Mediatrend*. Repéré le 23 avril 2016.

80 Baïetto, T. (2015, 4 novembre). Bretagne : Quand Monique Ranou et une journaliste se rentrent dans le lard. *Francetvinfo*. Repéré le 5 mai 2016.

81 Juillet, A.-C. (2015, 12 septembre) Doux. Le témoignage d'une journaliste fait débat. *Télérama*. Repéré le 5 mai 2016.

cas aux États-Unis. En 1992, des journalistes du magazine *PrimeTime Live's* diffusé sur la chaîne américaine ABC, se font embaucher dans un grand magasin de l'enseigne Food Lion et dévoilent en caméra cachée, les coulisses de la grande distribution et comment des employés sont sommés de remettre en rayon des produits périmés. Le géant alimentaire poursuit le média non pas à cause du contenu de l'enquête mais des méthodes frauduleuse pour accéder à de telles informations. Quatre ans plus tard, un jury reconnaît ABC responsable de fraude, violation de propriété et déloyauté. Condamnée d'abord à des sommes faramineuses, la chaîne voit sa peine réduite pour ne payer finalement que 2\$ en dommages et intérêts symboliques. Si la somme est dérisoire, la justification de la peine l'est moins puisque la chaîne traîne désormais une condamnation pour « atteinte grave à la loyauté et intrusion ».

Le narcissisme

Le journalisme d'immersion est une pratique dont on ne peut nier qu'elle nécessite une petite dose de narcissisme, puisqu'on imagine qu'un livre où l'on raconte nos émotions saura trouver et intéresser son public. Cette remarque pourrait cependant être élargie à l'ensemble de la profession de journaliste (et à d'autres encore). De là à dire que l'égoïsme suffit à entraîner une démarche souvent pénible et toujours suffisamment longue pour qu'elle ait un réel impact sur la vie de ceux qui l'initient, il y a un pas que l'ancien directeur de *Libération* n'hésite pas à franchir : « Chaque journaliste qui s'immerge dans un processus d'infiltration engage une dimension personnelle, qui ne regarde, finalement, que lui. Il règle un problème ou tente de le régler en s'imposant une discipline toujours très rigoureuse, de nature plus ou moins sacrificielle ⁸²». Pour s'expliquer, il retrace dans un contexte bien particulier la décision de Florence Aubenas de vivre l'expérience qui l'amènera jusqu'à l'écriture du *Quai de Ouistreham*. La journaliste, qui officie alors au *Nouvel Observateur*, « sort d'une prise d'otages »⁸³ (qui a eu lieu il y a quand même déjà trois ans) et au cours de laquelle elle a en effet été très médiatisée durant les cinq mois que cette détention en Irak a duré, mais aussi après son retour en France. Avec la publication et le succès du *Quai de Ouistreham* (Florence Aubenas fait le tour des plateaux de radio ou de télé et son livre devient le sujet de nombreux articles publiés dans la presse), elle reprend sa place de journaliste connue pour son travail avant tout. On constate d'ailleurs qu'elle est aujourd'hui présentée comme la journaliste auteur du *Quai de Ouistreham* et de *En France*⁸⁴, avant l'évocation de son expérience d'otage et assez souvent même, sans qu'il soit du tout fait mention de celle-ci. Pour Serge July, l'auteur aurait

82 July, S. (2015) *Dictionnaire amoureux du journalisme*. Paris : Éditions Plon. p.383.

83 *Idem*.

84 Aubenas, F (2015). *En France*. Paris : Éditions Points.

tenté une sorte de thérapie : elle souhaitait passer inaperçue, et pendant six mois elle y est parvenue. Pour contrebalancer ce propos avec la réalité de l'implication que requiert une enquête en immersion, on peut évoquer le cas de Pam Zekman qui, en 1977 et avec l'aide de sa rédaction, loue un bar pour 5000 \$ et en devient la tenancière. L'objectif est de filmer en caméra cachée les représentants de l'administration locale qui s'y rendent coupables de plusieurs infractions, autant sur les contrôles anti incendies que sur la fraude de taxes. Cet exemple suffit à donner une idée de l'engagement personnel et financier que représente une enquête en immersion. Que les journalistes n'aient plus du tout d'activité lucrative (comme Florence Aubenas avant qu'elle ne trouve « des heures » ou Hubert Prolongeau les quatre mois où il vit en SDF) ou qu'ils expérimentent un autre métier que le leur (Jean-Baptiste Malet en intérimaire chez Amazon ou Arthur Frayer-Laleix en gardien de prison), on imagine qu'en plus du temps qu'ils passent coupés du journalisme, ils font face à une situation financière sans doute en deçà de leurs salaires habituels et souvent sans la certitude qu'elle leur rapportera des revenus ou une certaine renommée.

Marc Mentré lui aussi émet des doutes quant à la place qu'occupent les motivations dans ce type d'enquête en immersion. Il cite comme exemple le journaliste Matthew Thompson qui effectue une longue enquête chez les narco trafiquants colombiens et qui s'intitule *My Colombian Death*⁸⁵. Il laisse en Australie (où il vit) sa famille et s'envole vers ce monde aussi dangereux que clôturé. « Ma vie telle qu'elle devait se dérouler ne présentera jamais un éventail d'expériences suffisamment profondes pour que je me connaisse moi-même, pour que je puisse éprouver mes nerfs, mon courage et mes limites. Je demande un monde où la tension traverse tous les aspects de la vie, où le drame forme tout ce que les gens murmurent à leur amoureux ». Des motivations dont Marc Mentré interroge la légitimité : « Faire du journalisme une catharsis, est-ce encore du journalisme ? »⁸⁶.

2 - La machine éditoriale

Produire

Comme tous les secteurs de production, la littérature est soumise aux lois du marché. L'industrie du livre, dans ce sens, ressemble beaucoup à celle du cinéma. On fabrique de plus

85 Thompson, M. (2008) *My Colombian Death*. Sydney : Éditions Pan Macmillan Australia.

86 Mentré, M. (2010, 24 février). Florence Aubenas, George Orwell : une différence de classe. *Mediatrend*. Repéré le 23 avril 2016.

en plus, pour des produits qui, si ils ne trouvent pas leur public rapidement, disparaissent aussi vite que leur existence a été brève. L'édition s'est installée dans une dynamique où l'offre et la demande croissent ensemble, chacune entraînée par l'autre.

En 1990, 39.200 titres étaient édités par an en France. En 2000, ils étaient 51.900, en 2010 67.278 (+1,0%), en 2011 70.109 (+4,2%) et en 2012 76 205. Un nombre qui passe à 80.255 en 2014, soit 7,3% de plus que l'année précédente⁸⁷. En résumé, nous croulons sous les nouveautés qui viennent remplir les librairies chaque année et si l'éditeur et l'auteur veulent donner une vraie existence au livre, ils doivent le rendre le plus attractif possible afin qu'il se démarque des autres. Dès ce moment-là, il s'agit en premier lieu de cibler les envies du lecteur. C'est exactement ce que font les auteurs et leurs éditeurs, lorsqu'ils annoncent une enquête en immersion. La promesse de lecture est alors de révéler des choses qu'une enquête traditionnelle ne pourrait pas montrer. Par ailleurs, ce mot signe la preuve de l'engagement de l'auteur dans son travail. Il promet un récit sincère, à la première personne essentiellement et donc plus impliqué et plus impliquant. Il apparaît également comme plus abordable car la narration est plus agréable à lire et plus facile d'accès que des documents journalistiques plus traditionnels (ce que les anglais appellent narrative non-fiction).

Sophie de Closets, éditrice chez Fayard⁸⁸ qui a travaillé sur les ouvrages d'Arthur Frayer-Laleix⁸⁹ et sur celui de Jean Baptiste Malet⁹⁰, estime que la vente de ces trois ouvrages est comprise entre 15 et 20 000 exemplaires, alors que le tirage d'un livre en moyenne en 2013 est de 5 966 exemplaires soit -18,1% par rapport à l'année précédente⁹¹. Ce marché difficile encourage les éditeurs à utiliser le terme et le concept d'immersion. *Dans la peau d'un migrant*, qui a succédé à *Dans la peau d'un maton* par exemple, est présenté exactement sous la même forme. Pourtant, une différence de taille oppose les deux ouvrages. Dans le plus ancien, Arthur Frayer-Laleix prépare le concours de gardien de prison, le réussit, fait ses stages et devient donc un vrai gardien de prison pendant un mois et demi. Dans le second, la démarche n'est pas la même. Arthur Frayer-Laleix se rend au Pakistan, en Turquie et en Bulgarie, tantôt en se faisant passer pour un migrant clandestin, tantôt avec sa véritable identité de journaliste. Ce qui le fait choisir l'un ou l'autre des deux, c'est tout simplement les possibilités d'observation que cela lui laisse. Pour interroger des migrants, des officiers de police, des magistrats ou des avocats, il n'a pas besoin de se faire passer pour un autre. Pour

87 BnF/Département du Dépôt légal, entrées au Dépôt légal Livres NB. Données détaillées 2014 disponibles en juin sur le site de l'Observatoire du Dépôt Légal.

88 Échange à retrouver en intégralité p.54.

89 *Dans la peau d'un maton* et *Dans la peau d'un migrant*, éléments du corpus à retrouver dans la bibliographie p.47.

90 Malet, J-B. (2013) *En Amazonie, Infiltré dans le « meilleur des mondes »*. Paris. Éditions Fayard.

91 Selon le SNE (Syndicat National de l'Édition), enquête de branche, échantillon 2013.

approcher des passeurs en revanche et voir dans quelles conditions on traverse une frontière terrestre, il doit être un réfugié parmi les autres. La quatrième de couverture vient d'ailleurs nuancer une titraille un peu rapide :

L'immigration clandestine est un iceberg dont nous ne voyons que la partie émergée. Arthur Frayer a plongé sous la surface pour explorer cette mondialisation qui n'apparaît sur aucun de nos radars économiques. Comme pour sa précédente enquête, *Dans la peau d'un maton*, il a opté pour une méthode simple : se grimer en clandestin pour approcher les passeurs, les logeurs, les intermédiaires du trafic d'êtres humains, puis redevenir journaliste pour interroger policiers, magistrats, avocats et vivre parmi les migrants. Son enquête l'a mené au Pakistan à la Turquie, des Balkans à l'Angleterre, dans les pays scandinaves... Il a voyagé dans le coffre de policiers bulgares, négocié avec des passeurs pachtounes, rencontré un trafiquant pakistanais qui faisait des demi-tarifs pour les enfants, arpenté les trottoirs d'Istanbul avec des travailleurs afghans, écumé les rues de Calais où les passeurs égyptiens ont éclipsé les Kurdes... Il met au jour un univers qui n'appartient ni aux pays du Nord, ni à ceux du Sud. Un « cinquième monde » comme il existe un tiers-monde. Un monde qui nous reste invisible mais qui, par les conséquences économiques, sociales et politiques de son existence, concerne de très près chacun d'entre nous.

La notion d'infiltration est devenue une marque, la prolifération et le succès des enquêtes en immersion les a rendues systématiques. Au départ un procédé, elles sont devenues un genre. Un genre proposant un panel de productions intéressantes, parfois brillantes, à la mode et, selon Serge July, qui donnent lieu à un certain nombre de dérives. Dans le *Dictionnaire amoureux du journalisme*, il évoque Pam Zekman, « la grande star américaine de l'infiltration ». La journaliste originaire de Chicago a travaillé dix ans en presse écrite avant de devenir reporter à la WBBM-TV, une filiale locale de CBS, en 1981. Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, sa rédaction acquiert en 1977 *The Mirage Tavern*, un établissement dans lequel elle filme et piège en caméra cachée les représentants corrompus de l'administration locale. Diffusé en 25 épisodes, *The Mirage Tavern* est à l'origine de grandes réformes dans l'inspection sanitaire et financière des milieux de la restauration, à l'échelle locale et nationale. L'année suivante, le travail de Pam Zekman est nommé pour remporter le prix Pulitzer dont a déjà été récompensée à deux reprises la journaliste pour son travail de presse écrite. Mais cette fois, le jury refuse de le lui attribuer pour raisons de déontologie : on ne peut pas récompenser une imposture. Au sujet de cette anecdote, July écrit : « Avec Pam Zekman on touche au cœur de l'infiltration journalistique, à savoir le spectacle de l'info avec

le journaliste dans le rôle vedette. Sans compter les techniques utilisées qui sont plus proches de celles du FBI que de la *Columbia University of Journalism*. »

La mauvaise réputation

Au fur et à mesure des interviews menées pour ce mémoire, il est apparu que les enquêtes en immersion peuvent être assez lourdes à porter pour leurs auteurs. Toujours selon Serge July, on « ne compte plus les manifestations du journalisme masqué »⁹² car en plus d'être un bon investissement pour les maisons d'éditions, elles sont devenues « le créneau »⁹³ de beaucoup de jeunes journalistes pour s'insérer et se faire une place dans la profession. Serge July cite pour exemple Arthur Frayer-Laleix qui, sorti de l'école de journalisme de Strasbourg, s'inscrit tout de suite au concours de l'administration pénitentiaire pour devenir gardien de prison et fait ainsi « preuve d'un caractère entreprenant ». Arthur Frayer-Laleix affirme au contraire que ce n'était pas son intention, qu'il est parti dans son projet, tout animé de l'illusion charmante des journalistes fraîchement sortis d'école que « tout est possible »⁹⁴. Un pari qui fonctionne, qui n'a rien d'évident (il n'a pas d'éditeur jusqu'à ce qu'il obtienne le concours de gardien de prison). Et si, dans le petit milieu du journalisme, son nom est en effet connu de la plupart, il n'obtient pas pour autant un poste dans un journal de renom. Arthur Frayer-Laleix va même plus loin, expliquant que *Dans la peau d'un maton* continue de le servir autant qu'il le dessert. Après la sortie de l'ouvrage, il a été journaliste quelques temps à la République du Centre en CDD, où on lui a souvent dit qu'il devrait plutôt être Grand Reporter au *Monde*. Une place chère qu'on ne lui a jamais proposée et à laquelle on imagine mal qu'un jeune journaliste tout droit sorti d'école puisse prétendre, aussi entreprenant soit son caractère. Toujours est-il que Serge July clôt sa définition de l'infiltration en écrivant que « tous ces reportages se composent chaque fois d'un tour de force narcissique, d'une révélation et d'un livre » et qu'« au bilan, ils sont en général décevants sur le plan de l'information. Cet emballement pour la clandestinité, poursuit-il, campe sur les frustrations engendrées par un journalisme en pleine crise existentielle, pris dans une fuite en avant de beaucoup de professionnels prêts à faire n'importe quoi, et l'acceptation d'un mélange de genres propre à toutes les grandes mutations »⁹⁵. Une réflexion peu élogieuse sur l'immersion en particulier et sur le journalisme en général, mais qui donne une idée des pressions auxquelles est soumis le métier. Les productions journalistiques sous forme de livres rencontrent une autre difficulté puisqu'elles réunissent deux secteurs en crise : le journalisme et l'édition.

92 July, S. (2015) *Dictionnaire amoureux du journalisme*. Paris : Éditions Plon. p.387.

93 *Idem*.

94 Voir en annexe la retranscription de l'entretien avec Arthur Frayer-Laleix, p.47.

95 July, S. (2015) *Dictionnaire amoureux du journalisme*. Paris : Éditions Plon. p.388.

Pour beaucoup, c'est l'occasion de faire un discret coup d'éclat avant de retomber dans l'anonymat. Et les refus d'interviews essayés pour écrire ce mémoire me permettent d'imaginer que beaucoup d'entre eux restent, plusieurs années après, sollicités toujours pour la même chose. Claire Checcaglini, actuellement journaliste chez RMC, a motivé sa décision de ne pas me répondre par le fait que ce travail est désormais « loin derrière » elle.

La charte

Le problème de la déontologie est central dans la formation comme dans l'exercice de la profession de journaliste. En tant qu'étudiants, nous sommes abreuvés de cours théoriques sur cette question. En tant que stagiaire, nous constatons qu'elle fait l'objet de débats quasi quotidiens au sein des rédactions. Pourtant, des règles existent. Elles ont été couchées noir sur blanc en 1918 par le SNJ (Syndicat National de Journalistes), révisées en 1938 puis, pour la dernière fois en 2011. Tenant sur une page A4 recto, elles constituent la « Charte d'éthique professionnelle des journalistes ». On y trouve quinze conditions qu'un « journaliste digne de ce nom » se doit de respecter. À la huitième place, il est fait mention de ce qui définit l'immersion : « Proscrit tout moyen déloyal et vénal pour obtenir une information. Dans le cas où sa sécurité, celle de ses sources ou la gravité des faits, l'obligent à taire sa qualité de journaliste, il prévient sa hiérarchie et en donne dès que possible explication au public ». Mais quel impact cet article peut-il avoir sur le travail des journalistes, que ce soit *a priori* ou *a posteriori* ? Le chercheur Jean-François Tétu⁹⁶ revient sur l'intervention de Nicolas Sarkozy (alors Président de la République), qui avait réaffirmé à l'occasion des Assises du journalisme⁹⁷ en 2009 (donc peu avant la révision de la charte), qu'il n'envisageait pas d'accorder une autorité juridique aux équipes rédactionnelles. En revanche, il était en faveur de l'inclusion d'un code de déontologie dans la convention collective. Alors, que peut bien signifier pour le public « la réaffirmation d'une déontologie nécessaire, et l'absence de leur inscription dans une autorité légale ? »⁹⁸ Denis Ruellan a consacré un ouvrage entier⁹⁹ à la déontologie dans la profession journalistique. Il y écrit¹⁰⁰ qu'elle « est un discours qu'un

96 Jean-François Tétu, « Denis RUELLAN, Nous journalistes. Déontologie et identité », Questions de communication [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 20 décembre 2012.

97 Les Assises internationales du journalisme et de l'information sont un rendez-vous annuel de discussion et de prospective des professionnels de l'information, organisé depuis 2007 par l'association Journalisme et citoyenneté, présidée par Jérôme Bouvier, auxquels participent les clubs de la presse, les sociétés de journalistes, les chercheurs et les syndicats de journalistes. Leur édition, en 2008, a inspiré l'État pour l'organisation quelques mois plus tard des États généraux de la presse écrite.

98 *Idem*.

99 Denis Ruellan, (2011) *Nous journalistes. Déontologie et identité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et sociétés.

100 *Idem*. p.72.

groupe professionnel établit pour organiser ses relations avec son environnement et lui-même, (...) un discours sur soi qui participe à la régulation des rapports intrinsèques à l'activité, et à l'institutionnalisation d'une identité collective ». La déontologie serait donc une manière de former un groupe, de choisir ce que l'on est et surtout ce que par rapport à nous, les autres ne sont pas. Selon Denis Ruellan, l'objectif d'une telle charte est surtout communicationnel puisqu'il permet de réagir face à d'autres acteurs sociaux. Pourquoi alors ne pas encadrer légalement la profession à l'image des avocats ou des médecins qui doivent répondre d'un code dont l'autorité permet de leur enlever leur titre ? À cette question, Pierre Ganz¹⁰¹ -journaliste et vice-président de l'Observatoire de la déontologie de l'information au SNJ, répond¹⁰² que la valeur morale de cette charte est loin d'être négligeable et que le sentiment de sa responsabilité individuelle « n'est pas qu'une formule de style. Le respect des principes et d'une éthique sont des moteurs au moins aussi puissants que la peur du gendarme. C'est sur cette base que s'est forgée depuis un siècle la logique des textes éthiques de la profession en France et en Europe. Il n'y a pas de raison de penser qu'elle n'a plus de sens. La notion "d'intime conviction professionnelle" opposable éventuellement à une hiérarchie qui voudrait imposer une modification substantielle d'un article ou d'un reportage, qui existe dans les textes dont relève l'audiovisuel public et dont la généralisation à l'ensemble de la profession est en débat en ce moment au Parlement, répond à ce souci ». Si l'Histoire a prouvé à plusieurs reprises que l'emprise de l'éthique ne suffisait pas toujours à garantir la bonne foi des journalistes¹⁰³, il est effectivement possible d'imaginer que « la peur du gendarme » n'aurait pas eu de meilleur effet. Mais le fait qu'il n'y ait actuellement pas de débat au sein de la CPNEJ (Commission Paritaire National de l'Emploi des Journalistes) sur l'introduction de sanctions (sinon morales) au non-respect de la charte journalistique, résulte d'autres arguments que souligne Pierre Ganz.

D'abord, et contrairement aux médecins et aux avocats : « les journalistes ne sont pas des indépendants relevant des professions libérales, mais des salariés¹⁰⁴, le journalisme est une activité dont l'exercice ne relève pas de la présentation d'un diplôme¹⁰⁵, mais dont l'accès est et doit rester libre ». D'autre part, Pierre Ganz explique que chaque rédaction s'accorde sur des principes moraux qu'elle respecte. Et qu'il peut même y avoir des instances d'auto régulation

101 Voir la totalité de l'entretien avec Pierre Ganz en annexe p.52-53.

102 *Idem*.

103 On peut citer comme exemple la fausse interview de Fidel Castro réalisée par PPDA et diffusée le 16 décembre 1991 sur TF1. Le journaliste avait en fait pris des images d'une conférence de presse commune qu'il avait alterné avec des plans de lui posant des questions, se vantant ainsi d'avoir une exclusivité.

104 En France, la loi Cressard du 4 juillet 1974 reconnaît aux journalistes pigistes le statut de journaliste professionnel et des indemnités de licenciement. Votée à l'unanimité par le parlement français, la loi précise que c'est à l'employeur d'apporter la preuve que le lien de subordination n'existe pas.

105 Bien que le SNJ soit favorable à la formation professionnelle dans une des écoles paritairement reconnues.

qui rendent des avis publics. Là où c'est le cas, cela donne une direction pédagogique à diffuser au sein du média pour un meilleur respect de l'éthique.

Sur la question de la radiation, le problème en vient à ce qu'elle implique. L'Ordre des médecins ou le Barreau pour les avocats empêchent dans le premier cas d'ausculter, dans le second, de plaider. Si une telle instance pouvait bannir un journaliste de la profession, cela reviendrait à lui interdire de publier. Or, et c'est un principe brandi comme un étendard à de nombreuses occasions : en France la liberté d'expression est constitutionnelle et on ne peut pas condamner quelqu'un pour avoir dit ce qu'il sait ou ce qu'il croit savoir¹⁰⁶.

Enfin, si l'on décidait d'encadrer clairement la profession de journaliste, il faudrait renoncer au flou dans laquelle on la maintient depuis de nombreuses années, comme le théorise Denis Ruellan. Les délimitations de la profession, (qui est journaliste et qui ne l'est pas, ce que c'est que faire du journalisme, etc.), dans la mesure où elles restent assez floues, permettent aussi, de ne pas enfermer ou plutôt ne pas exclure par principe, des travaux journalistiques. C'est ce que souligne Denis Ruellan, en s'appuyant sur les remarques de Luc Boltanski, lorsqu'il explique que c'est souvent « l'imprécision des limites d'un groupe qui peut en garantir la pérennité ».

Doit-on pour autant en conclure que le SNJ déconsidère ces ouvrages, par principe ? Dans les exemples d'enquêtes sur lesquelles s'appuient ce mémoire, aucune n'a été menée sous couverture pour raisons de sécurité. Pourtant, les critiques à l'égard des ouvrages de Florence Aubenas, Arthur Frayer-Laleix, Jean -Baptiste Malet etc., sont majoritairement élogieuses. À ce paradoxe, Pierre Ganz répond que si le moyen est certainement déloyal, il n'en est pas également vénal. Le journaliste qui recueille des témoignages, en laissant croire à leurs sources qu'elles se confient à une femme de ménage, une militante du FN ou un gardien de prison est dans une démarche déloyale vis-vis de son interlocuteur. Pierre Ganz, évoquant le propre du journalisme et citant la fameuse phrase d'Albert Londres il faut « porter la plume dans la plaie », ajoute que « dans certains cas, informés de la supercherie et passé le premier moment de surprise, les “victimes” de ce type d'enquête insistent pour que tout soit publié, car c'est une façon de faire connaître leur situation »¹⁰⁷. Mais la déloyauté telle qu'elle est citée dans la charte d'éthique professionnelle des journalistes, vise davantage l'obtention d'une information qui est ensuite publiée avec tous les moyens d'identifier les sources que le

106 Il peut arriver cependant que d'un accord tacite, des journalistes n'aient plus leur place à la rédaction d'un média en général. C'est par exemple le cas de Robert Ménard, journaliste de 1983 à 1989 à Radio France Hérault, qui a créé Reporters Sans Frontières en 1985 et qui est aujourd'hui maire de Béziers, à la tête d'un parti d'extrême droite proche du Front National.

107 Voir en annexe l'intégralité de l'échange avec Pierre Ganz, p.52-53.

témoignage de conditions spécifiques de vie avec, comme c'est le cas dans les livres d'enquêtes en immersion, changement des détails physiques et des noms des interlocuteurs.

Reste que les journalistes ne sont pas au-dessus des lois. Avant d'être une fonction, un statut social et l'exercice d'un contre-pouvoir, les journalistes sont des citoyens. Ils doivent donc répondre de leurs actes au même titre que n'importe qui. Si pour les besoins d'une enquête, nous sommes amenés à enfreindre la loi, nous apprenons en école de journalisme à nous prémunir de toutes attaques en nous envoyant des traces écrites avec cachet de la Poste faisant foi de nos intentions avant de commettre un délit. La citation de Pierre Gosselin que l'on pouvait lire plus haut n'était d'ailleurs pas tout à fait complète : « On pourrait ajouter que la majorité des principales plumes de la presse française ont comme ambition la réussite dans la littérature avec parfois des dérapages conséquents. »¹⁰⁸

Aux États-Unis, la *Society of Professional Journalists*¹⁰⁹ a elle aussi son code de déontologie réactualisé à l'occasion et que les journalistes américains s'engagent *a priori* à suivre. Ce code possède à peu près les mêmes articles (trois de plus dans la charte américaine) et on y trouve presque un copié-collé de la charte française : « Éviter de dissimuler son identité ou tout autre méthode clandestine pour récupérer des informations à moins que les méthodes traditionnelles ne permettent pas de révéler une information vitale pour le public »¹¹⁰. À la différence près que les américains parlent d'information vitale pour le public et non pas de danger pour le journaliste. Dans les pays occidentaux, la liberté de la presse est une question centrale et chaque état veut avoir son Code déontologique particulier. Mais les raisons invoquées plus haut pour que le journalisme reste une profession libre, restent valables en Europe et en Amérique du nord en particulier. Il n'est donc pas question non plus de démettre un journaliste de son titre de journaliste pour une erreur déontologique.

3 – L'immersion en danger ?

L'immersion est entrée dans un système de production qui entraîne sa systématisation. L'objet du livre reste encore relativement épargné. Étant plus du ressort de l'art que de

108 Citation apparaissant déjà dans le 4 de la première partie, p.23.

Gosselin, P. Denis RUELLAN (2007), *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Communication, Vol. 27/2 | 2010, mis en ligne le 12 septembre 2013, consulté le 18 avril 2016.

109 Syndicat des journalistes américains.

110 En anglais dans le texte : "Avoid undercover or other surreptitious methods of gathering information unless traditional, open methods will not yield information vital to the public."

l'information, il ne répond pas à des exigences de publications récurrentes et fréquentes. Cependant, il n'échappe pas à la marque de l'immersion (comme nous avons vu qu'elle peut exister avec *Dans la peau d'un migrant* d'Arthur Frayer-Laleix). Le travail de Marc Boulet et le montage des Éditions du Seuil en sont la preuve. En 1988, il écrit *Dans la peau d'un chinois*¹¹¹, récit de plusieurs années passées à sillonner la Chine, déguisé en autochtone. Puis en 1994, *Dans la peau d'un intouchable*¹¹², où il raconte sa vie dans cette caste qui entretient la misère dans l'Inde moderne. Il apprend l'indhi, se fait foncer la peau, rend ses cheveux bruns et mendie comme les autres, des semaines durant.

En 2001, les Éditions du Seuil publient ces deux récits et bien d'autres en une anthologie qu'ils intitulent *Dans la peau de...*¹¹³ (je crois qu'à ce stage, tout le monde aura compris ce qu'on peut trouver dans cet ouvrage). La maison d'édition présente l'ouvrage comme suit :

Qu'arrive-t-il lorsqu'on parvient à revêtir, durablement, une autre identité que la sienne ? Comment vit-on dans la peau d'un autre ? Marc Boulet, passé maître dans l'art du travestissement et l'apprentissage accéléré des langues étrangères, rassemble ici une dizaine de récits hors du commun. A Canton (Chine), il s'est fait passer pour un millionnaire soucieux d'investir dans la province. Installé dans un grand hôtel, il a reçu très sérieusement la presse locale et les notables. En Albanie (avant la chute du régime communiste), il s'est fait passer pour un stalinien de stricte obédience. Aux Philippines, il est allé "acheter une épouse" en utilisant les services d'une agence spécialisée. En Europe, il est devenu un musulman pieux. A Taiwan, il était faussaire de haut vol. Etc.

Le « Etc » ponctue ce que le texte de présentation mettait déjà très bien en avant. Les premières expériences sont un peu détaillées, les dernières alignées les unes après les autres. Le « Etc » laisse imaginer qu'on pourrait lire après « En Russie, il s'est opposé à Poutine, aux États-Unis il a voté pour Trump, au Brésil, il a joué au foot... ». Sans dévaloriser le travail réel et sérieux de Marc Boulet (qui réussit entre autres l'exploit d'apprendre les langues de chacun des pays dans lesquels il mène ses enquêtes), on voit qu'au fur et à mesure, dans la manière dont il est présenté par les éditions du Seuil, son propos se justifie de moins en moins. Et cherche de moins en moins à se justifier. On semble passer d'un argumentaire (léger) sur le comment du pourquoi à une sorte de patchwork de toutes les idées d'immersion qui ont pu passer par la tête de l'auteur et dans lesquelles il se serait donc lancé.

111 Boulet, M. (1988) *Dans la peau d'un chinois*. Paris : Éditions Barrault.

112 Boulet, M. (1995) *Dans la peau d'un intouchable*. Paris : Éditions du Seuil.

113 Boulet, M. (2001) *Dans la peau d'un ...* Paris : Éditions du Seuil.

Pour pousser à l'extrême ce problème d'oublier le propos de l'enquête au profit du sensationnalisme de l'immersion, nous pouvons nous référer à un exemple édifiant de la télévision et qui pourrait, si l'on y prend pas garde, n'être que ce vers quoi va la publication d'ouvrages de ce type. Depuis 2008, l'émission de télé *Les infiltrés* propose à raison d'un épisode tous les mois et demi, des enquêtes en caméra cachée, marchant ainsi dans les traces d'un nouveau genre déjà prospère chez les confrères anglo-saxons. Le premier numéro, consacré à la maltraitance dans les maisons de retraites offre une grande visibilité à l'émission, avec diverses polémiques et 2 millions de téléspectateurs. De nombreux journalistes critiquent le concept même de l'émission et s'en réfèrent à la charte d'éthique de la profession. Mais le magazine déclenche un raz-de-marée médiatique lorsqu'est diffusée une enquête sur la pédophilie au cours de laquelle le journaliste Laurent Richard se fait passer pour une petite fille sur les réseaux sociaux afin de rencontrer et interviewer ceux qu'ils appellent les « prédateurs ». Il leur donne rendez-vous, leur explique le pot-aux-roses et se trouve face à des hommes démunis, qui manifestent parfois un profond mal-être. Allant jusqu'à traverser l'atlantique pour rencontrer au Québec un grand collectionneur d'images et films pédopornographiques, Laurent Richard démontre que les pédophiles ont peu de mal à parvenir à leurs fins. L'un d'eux lui confie même avoir déjà violé plusieurs enfants et savoir qu'il va recommencer. Le reportage est terminé et l'émission se clôt sur David Pujadas qui annonce que les noms de tous les hommes rencontrés ont été donnés à la police et que « grâce » à eux, vingt-trois pédophiles ont été arrêtés. Immédiatement, la plupart des journalistes dénoncent une entrave grave au secret des sources. À la suite de cet épisode, une tribune co-signée par dix-neuf journalistes, dont Denis Robert rappelle que « le journalisme doit rester une activité sans lien avec quelque pouvoir que ce soit : politique, policier, judiciaire, religieux. Au risque de disparaître. Hervé Chabalier, le présentateur de son émission, David Pujadas, et les journalistes de Capa doivent savoir que des dizaines de journalistes se sont retrouvés, se retrouvent et se retrouveront en prison pour n'avoir pas dénoncé leurs sources. Ceux que ne veulent pas dénoncer ces journalistes sont, dans la majorité des cas, de dangereux criminels ou des trafiquants en tous genres. » Pour se défendre, David Pujadas invoque l'article 434-3 du Code pénal : « Le fait, pour quiconque ayant eu connaissance de privations, de mauvais traitements ou d'atteintes sexuelles infligés à un mineur de quinze ans ou à une personne qui n'est pas en mesure de se protéger en raison de son âge, d'une maladie, d'une infirmité, d'une déficience physique ou psychique ou d'un état de grossesse, de ne pas en informer les autorités judiciaires ou administratives est puni de trois ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende. » Argument qui ne vaut pas selon les dix-neuf journalistes, car « en se transformant en auxiliaires de police, en arguant de morale plutôt que d'information, des journalistes ouvrent une brèche qui mène à la délation » et que « ceux qui seraient tentés de

suivre ce dangereux précédent sonneraient le glas de ce qui reste des belles illusions de notre profession ».

Sur la question, et sans évoquer en particulier les *Infiltrés*, Pierre Ganz du SNJ a aussi son opinion. Il s'interroge lui-même sur ce mot, « déloyal », qui apparaît dans la charte éthique et le met face aux reportages diffusés à la télévision : « la caméra cachée (discrète dit-on pudiquement désormais !) est-elle déloyale ? “Oui”, diront les patrons filmés à leur insu par *Cash Investigation*¹¹⁴, “non”, dira cette équipe qui fera valoir que la déloyauté est la fraude aux règles fiscales ou de sécurité, que refuser systématiquement de répondre aux journalistes empêche les citoyens d'être informés et que pour remplir leur mission sociale ceux-ci doivent ruser. Il n'y a donc pas de réponse “une fois pour toutes”. Car au quotidien, la déontologie c'est aussi regarder la réalité des faits, analyser les tenants et aboutissants d'une démarche professionnelle dans un cas précis, à la lumière des principes posés, étant entendu que l'intérêt du public prime sur tout autre considération »¹¹⁵. Tous ceux avec qui j'ai pu m'entretenir pour la rédaction de ce mémoire ont fait valoir cet argument. Et c'est finalement le même qu'utilise David Pujadas pour défendre son émission et que l'on retrouve chez Marc Mentré sous la plume de Capa, la société productrice des *Infiltrés* : « Pratiquer le journalisme infiltré est déontologiquement correct, à l'heure du cache-misère de la communication et des relations publiques. Pour savoir ce qui se passe dans certaines maisons de retraite, dans les allées de la presse people ou dans la petite mafia des faux papiers, il ne sert à rien de se présenter avec sa carte de presse: vous serez très vite congédié ou, au mieux, baladé et manipulé »¹¹⁶.

L'infiltration est un procédé fragile. Sa construction historique est un peu hasardeuse et ceux qui s'en réclament forment un groupe extrêmement hétérogène. Ces deux éléments constituent les raisons d'une réelle difficulté à l'étudier. Oui, à force d'être utilisée, la pratique de l'immersion est mise en danger. Plus les motivations pour faire ce type de reportages sont variées, plus la justification du recours à un telle pratique est édulcorée, imprécise, voire futile. Mais le journalisme en immersion doit être maintenu et sa réputation défendue. Depuis les années 1990, la communication a pris une importance qu'on pourrait qualifier de démesurée. Il n'existe plus une seule entreprise, dans un seul secteur, qui n'ait un service dédié à cela. Et par « communication », on entend surtout « relations presse ». Plus jamais, un chef d'entreprise ne s'exprime sans avoir prévu des « éléments de langage »¹¹⁷, plus jamais un

114 Magazine d'investigation présenté par Elise Lucet et dans lequel on retrouve régulièrement des séquences en caméra cachée.

115 Voir en annexe l'intégralité de l'échange avec Pierre Ganz, p.52-53

116 Mentré, M. (2010, 24 février). Florence Aubenas, George Orwell : une différence de classe. *Mediatrend*. Repéré le 23 avril 2016.

117 Se dit EDL dans le jargon et constitue des mots ou des idées sur lesquels l'interviewé doit insister à de multiples reprises, afin de s'assurer que ces éléments sont bien, *in fine*, ce qui ressortiront principalement de l'entretien.

dirigeant ou une personnalité importante d'un groupe ne s'entretient seul à seul avec le journaliste. Plus pertinent encore, lorsqu'une start-up est créée et avant qu'elle ne dégage des bénéfices et puisse embaucher, elle est très souvent composée de trois personnes : un directeur général, un trésorier et un chargé de communication et des relations presse. L'immersion reste donc le seul moyen d'investir des lieux et de voir ce que l'on veut, sans être cantonné à ce que l'on veut bien nous montrer. Finalement, l'immersion est aussi utile au journalisme qu'elle doit être protégée par les journalistes. Pour qu'elle soit préservée, il faut absolument que les journalistes n'en fassent pas un genre mais continuent de la voir et de la promouvoir comme une pratique exceptionnelle permettant un accès inédit à l'information. Une pratique permettant de continuer à faire battre le cœur du métier.

CONCLUSION

« Je mettais la presse, et je mets toujours la presse – je conçois que ça soit assez bizarre, et peut-être avec les années qui passent de plus en plus bizarre, vu ce qu'est devenu la presse ou ce qu'elle persiste à être – à l'égal d'une œuvre »¹¹⁸. En 2012, Michel Butel donne vie à son beau projet, un mensuel qui s'appelle *L'impossible*. Son sous-titre, *l'Autre journal*, fait référence à un autre de ses projets, publié pendant près de dix ans et qui proposait chaque mois 200 pages de reportages littéraires sur toutes sortes de sujets. *L'impossible* offre un traitement de l'actualité froide, c'est à dire sur des sujets loin de ce que traitent les chaînes d'info en continu, et pas seulement à titre informatif. Michel Butel accorde une grande importance à la créativité littéraire ¹¹⁹:

Vous savez, lancer un journal aujourd'hui, cela ne doit plus consister à donner des nouvelles comme c'est le cas dans la presse traditionnelle. Il faut aller vers la divagation car je suis convaincu que le journalisme doit explorer le monde intime. Ce qui me déçoit, dans tous les articles qu'on peut trouver, c'est qu'il n'y a jamais aucun lien avec la vie personnelle. Pour le moment, l'actualité ne nous parle pas, c'est ce qui explique que les journaux sont en voie de disparition parce qu'il n'y a plus d'histoire. En cela, il faut une presse politique dans le sens plein du terme comme au temps de l'âge d'or du journalisme, celui des Hugo et des Vallès. C'est la seule façon pour retrouver cet esprit civique, celui d'une presse citoyenne. Aujourd'hui, c'est de moins en moins imaginable de trouver un journal qui remplit ce rôle, et cela va demander du temps pour redonner du sens au journalisme.

118 Haski, P. (2012, 13 mars) Vingt ans après *L'autre journal*, Michel Butel tente *L'impossible*. *Rue89*. Repéré le 15 mai 2016.

119 *Idem*

À une époque où la communication domine les relations, l'immersion parvient à s'extraire des méthodes journalistiques traditionnelles pour répondre à une obsession de notre époque : infiltrer le réel. Il s'agit toujours, dans les bandes annonces et sur les quatrièmes de couverture, d'énoncer comment le journaliste a tout mis en œuvre pour approcher au plus près une vérité comme reflet de la réalité. Le procès de trahison est rapidement abandonné pourvu que l'infiltration montrent des choses qui jusque-là étaient cachées, et témoigne ainsi de sa nécessité. Du moins, tant que cette méthode reste un moyen de témoigner en connaissance intime de fait, plutôt que de chercher à obtenir une information. En mettant en scène ces reportages plus personnels, les journalistes espèrent toucher une audience plus large, mais aussi plus intéressée. En écrivant des livres plutôt que des articles, ils se donnent autant de temps narratif qu'ils veulent et s'octroient une place de choix dans le récit. Ils prennent le temps de démontrer à leurs lecteurs quels sont les sacrifices qu'ils ont fait et pour quels résultats. Ils expliquent leur démarche, se désolidarisent d'un journal et deviennent auteurs à part entière.

Il semble difficile de considérer l'immersion comme illégitime dans le journalisme. D'abord parce qu'elle a fait la renommée du *New New Journalism* qui s'est construit en-dehors des instances professionnelle, mais aussi parce qu'elle a une vraie place dans le débat public. Il y a l'idée qu'un livre sous couverture peut faire changer les choses. Après *Sans Domicile Fixe*, les conditions d'accueil des SDF dans les centres d'hébergements ont été grandement améliorées. Claire Checcaglini a montré qu'en 2011, les militants frontistes étaient plus souvent un peu paumés et très ignorants, que profondément racistes. Arthur Frayer-Laleix a pu quant à lui observer les effets de la surpopulation carcérale. Au-delà du principe et de sa pratique, ce qui importe est ce qu'on fait de l'immersion. Elle ne doit pas être différente des autres usages qui fondent un journalisme de qualité. Un journaliste n'est jamais neutre, tenter de le faire croire c'est déjà faire fausse route. En le reconnaissant, en considérant que le journaliste doit autant se méfier de ses *a priori* sur un milieu que de ceux qui mettent tout en œuvre pour l'empêcher d'y entrer, le journaliste garantit d'approcher son sujet le plus sincèrement possible. L'enquête en immersion a au moins le mérite d'expliquer d'où viennent les informations et d'où se place celui qui parle. Elle met en avant les choix réalisés et induit une introspection qui, à défaut de montrer mieux, ou plus, que dans un autre reportage, s'adresse au public dans une démarche profondément honnête.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Corpus principal

- Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Paris : Éditions de l'Olivier.
- Checcaglini, C. (2012). *Bienvenue au Front*. Paris : Éditions Jacob-Duvernet.
- Frayer-Laleix, A. (2011) *Dans la peau d'un maton*. Paris : Éditions Fayard.
- Malet, J-B. (2013) *En Amazonie, Infiltré dans le « meilleur des mondes »*. Paris. Éditions Fayard.

Corpus secondaire

- Boulet, M. (1988) *Dans la peau d'un chinois*. Paris : Éditions Barrault.
- Boulet, M. (1995) *Dans la peau d'un intouchable*. Paris : Éditions du Seuil.
- Boulet, M. (2001) *Dans la peau d'un ...*. Paris : Éditions du Seuil.
- Conover, T. (1984) *Rolling Nowhere : Riding the Rails with America's Hoboes*. Londres : Éditions Penguin Books.
- Bernard, F. (1993) *Mon Siècle*, Paris :Éditions Julliard.
- Fayner, E. (2008) *Et pourtant je me suis levée tôt*. Paris : Éditions du Panama.
- Frayer-Laleix, A. (2015) *Dans la peau d'un migrant – De Peschawar à Calais, enquête sur le « cinquième monde »*. Paris : Éditions Fayard.
- Griffin, J-H. (1961) *Dans la peau d'un noir*. Boston : Éditions Houghton Mifflin Harcourt.
- July, S. (2015) *Dictionnaire amoureux du journalisme*. Paris : Éditions Plon.
- Kapuscinski, R. (2008). *Autoportrait d'un reporter*. Paris : Éditions Plon.
- Kobayashi, T. (1929) *Le bateau usine*. Traduit du japonais par Évelyne Lesigne-Audoly en 2010. Paris :Éditions Yago.

- Kramer, M. (1983) *Invasive Procedures : a year in the world of two surgents*. New York :Éditions Harper and Row.
- Lepetit, B. (2015) *Un séjour en France – Chronique d'une immersion*. Paris : Éditions Plein Jour.
- Langewiesche, W. (2003). *American Ground: Déconstruire le World Trade Center*. Traduit de l'anglais par Thierry Gillyboeuf. Paris : Éditions du Sous-sol.
- Londres, A. (1923) *Au baigne*. Paris : Éditions : Le Serpent à Plumes (1998), Première édition : Le Petit Parisien.
- London, J. (1903) *The people of the Abyss*. London. Traduction de Postif F. (1999) *Le peuple d'en bas*. Paris : Éditions Phébus, coll. Libretto.
- Orwell, G. (1937) *Le quai de Wigan*. Londres : Éditions Victor Gollancz. p.6.
- Prolongeau, H. (1993) *Sans Domicile Fixe*. Paris : Éditions Hachette, coll. Pluriel.
- Ruellan, D. (2007). *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble.
- Thompson, M. (2008) *My Colombian Death*. Sydney : Éditions Pan Macmillan Australia.
- Tristan, A. (1987). *Au Front*. Paris : Éditions Gallimard.
- Wallraff, G. (1985) *Tête du turc*. Paris : Traduit de l'allemand par Alain Brossat et Klaus Schuffels aux éditions La Découverte

Film

Jonze Spike, *Adaptation*, 2002.

Articles de recherche

- Barthes, R. *L'effet de réel*. In: Communications, 11, 1968. Recherches sémiologiques le vraisemblable.
- Bourdieu, P. L'objectivation participante. *Actes de la recherche en sciences sociales* 5/2003 (no 150), p. 43-58.
- Gosselin, P. Denis RUELLAN (2007), *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Communication, Vol. 27/2 | 2010, mis en ligne le 12 septembre 2013, consulté le 18 avril 2016.
- Leteinturier, C. « Benoît GREVISSE (2008), *Écritures journalistiques. Stratégies rédactionnelles, multimédia et journalisme narratif* / Alice KRIEG-PLANQUE(2009), *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique* »,

Communication [En ligne], Vol. 29/2 | 2012, mis en ligne le 06 septembre 2013, consulté le 15 avril 2016.

- Neveu E. *Du journalisme d'immersion en "Amérique". Quand le journalisme fait sens du monde social...* à paraître dans Leroux P. Neveu E. En Immersion PUR 2016.
- Pinson, G. et Prévost, M. « Présentation », dans *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, « Penser la littérature par la presse », s. dir. Guillaume Pinson & Maxime Prévost, 2009.
- Ruellan, D. (2011) *Nous journalistes. Déontologie et identité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et sociétés.
- Tétu, J-F. « Denis RUELLAN, Nous journalistes. Déontologie et identité », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 20 décembre 2012.

Articles de presse

- Baïetto, T. (2015, 4 novembre). Bretagne : Quand Monique Ranou et une journaliste se rentrent dans le lard. *Francetvinfo*. Repéré le 5 mai 2016.
- Camus E., Morin V., Villechenon A. et Vincent F. (2016, 14 avril). Militants, curieux, fêtards : 24 heures avec les participants de Nuit debout. *Le Monde*. Repéré le 29 avril 2016.
- Laurent S. et Sénecat A. (2016, 18 avril). Finkielkraut expulsé de Nuit debout : les faits. *Le Monde*. Repéré le 22 avril 2016.
- Hamelin F. (2014, 26 mars). "Les chaînes d'info en continu, c'est l'art de remplir le vide". *Le Figaro*. Repéré le 10 avril 2016.
- Joubert A. et Rieth B. (2015, 10 janvier). Médias : ils sont où les irresponsables ?. *Marianne*. Repéré le 18 avril 2016.
- Juillet, A-C. (2015, 12 septembre) Doux. Le témoignage d'une journaliste fait débat. *Télérama*. Repéré le 5 mai 2016.
- Mentré, M. (2010, 24 février). Florence Aubenas, George Orwell : une différence de classe. *Mediatrend*. Repéré le 23 avril 2016.
- Roy, A. (2010, 19 mars). Ma marche avec les camarades. *Outlook Magazine*. Repéré le 14 avril 2016.
- Non signé. (2014, 9 mai). En quel métier avez-vous le plus confiance ? Pompier en tête, journaliste et politique à la traîne. *Atlantico*. Repéré le 10 avril 2016.
- Non signé. (2016, 19 avril). Nuit debout, le tournant Finkielkraut ?. *Le Monde*. Repéré le 22 avril 2016.

ANNEXES

Interview d'Arthur Frayer-Laleix, le 14 avril 2016

Dans la peau d'un maton est votre premier ouvrage, est ce que vous aviez déjà un contrat avant de le faire ?

A.F-L : Non, c'est arrivé en cours. J'étais assez confiant je savais que je voulais faire un livre. J'avais l'optimisme qu'on a quand on sort d'école et que tout est possible. C'est arrivé en cours, je ne m'inquiétais pas vraiment. J'ai démarché la maison d'édition une fois que j'ai été accepté au concours et très vite, ça a pris.

Vous dites avoir été marqué par deux enquêtes en immersion, Dans la peau d'un noir et Tête de turc, il y en a un autre ?

A.F-L : *Le quai de Ouistreham* de Florence Aubenas

Dans Dans la peau d'un maton, vous évoquez des lieux et des personnes qui pourront aisément se reconnaître voire être reconnues par des proches. Du coup vous ne protégez pas vos sources ?

A.F-L : J'ai changé les noms des personnes, leur âge parfois et tous les éléments de descriptions physiques. On change de collègue tout le temps en prison, donc on travaille rarement avec les mêmes personnes. Moi ça m'est arrivé trois ou quatre fois tout au plus. C'est pareil pour les détenus, ils ont entre 5 et 10 surveillants différents qui leur ouvrent la porte. Je ne crois pas que quelqu'un puisse se reconnaître ou reconnaître un proche.

Comme vous arrivez avec l'idée de « dénoncer » ce qui se passe en prison, est-ce que vous craignez de trop chercher quelque chose à raconter et de perdre un peu la vie quotidienne dont vous voulez être le témoin ?

A.F-L : Non parce que je ne pensais pas raconter la vie des surveillants à l'origine. J'imaginai parler des détenus et que le reste serait beaucoup plus annexe. C'est en y vivant que j'ai compris que la position de maton apportait quelque chose en soi.

Vous connaissez le magazine Neon ? Il systématise l'enquête type « 9 jours sans se laver, 6 jours sans sortir de son lit, ne pas dormir pendant 5 jours » etc et notamment le dernier en date avec Julien Chavanne, le rédacteur en chef qui disparaît pendant 6 jours mais qui a quand même prévenu sa femme. Vous en pensez quoi ? C'est aussi de l'enquête en immersion pour vous ?

A.F-L : Je ne suis pas forcément favorable. Il faut que le sujet s'y prête réellement. Certains sujets s'y prêtent bien. Pour d'autre ça tombe complètement à plat. Pour *Dans la peau d'un migrant* par exemple, le livre n'est pas bien titré parce que je me suis fait passer pour un migrant seulement à quelques moments. Mais quand je peux m'en passer j'évite. La pratique de l'immersion édulcore un peu le propos donc je pense qu'il faut le faire seulement quand c'est nécessaire.

J'ai l'impression qu'on confond souvent la pratique de l'immersion avec un genre et il n'est pas rare de finalement lire un article qui raconte plus la mise en place de cette pratique que le sujet lui-même. Quand c'est le cas, ça signifie que c'est raté ?

A.F-L : Si le dispositif a plus de place dans le récit final que l'information qui en ressort, alors oui, probablement. L'immersion c'est un ressort narratif. Un récit vécu est toujours plus fort que des mots théoriques, mais il faut vraiment qu'il y ait de l'information derrière.

Pour cela, il faut du temps ?

Plus on a du temps, plus on est proche du sujet. Mais parfois pour passer du temps il faut outrepasser les règles de communication. La communication ne m'aurait jamais laissé six mois dans la prison.

À titre très personnel, faire de l'immersion c'est aussi un moyen pour un jeune journaliste de se faire connaître ? Il y a ce côté un peu culotté qui ressort...

A.F-L : Ce n'était pas du tout mon intention. En revanche je refusais de rentrer dans ce métier pour faire des choses qui ne me plairaient qu'*a minima* pendant des années avant de, peut-être, cinq ou six ans après, parvenir à mon idéal ». Mais aujourd'hui, il n'est pas certain de pouvoir rester journaliste toute sa vie : « J'ai eu de bons retours sur mon premier livre et en même temps ça m'a mis dans une case. Après j'ai travaillé en PQR à la *République du Centre* et les gens ne comprenaient pas ce que je faisais là. Plus tard, j'ai postulé dans un autre journal pour un emploi de rédacteur sur le web. Là on m'a clairement dit que vu le reportage que j'avais fait, ça n'était pas fait pour moi. Finalement, ça me sert autant que ça me dessert.

Échange par mail avec Pierre Ganz du SNJ

Question :

Madame, Monsieur,

En dernière année à l'école de journalisme de Grenoble, je rédige actuellement un mémoire sur la question de l'immersion au sein de la profession.

J'ai deux questions très précises pour le SNJ. Les syndicats avaient souhaité que la charte d'éthique professionnelle des journalistes ait une valeur autre que simplement morale, à l'image de l'ordre des médecins par exemple, dont on peut radier les membres. Est-ce une question en débat actuellement ? Y a-t-il toujours eu deux camps, l'un pour et l'autre contre ?

Dans un second temps, j'aimerais savoir comment se positionne le SNJ vis-à-vis des enquêtes en immersion (Dans la peau d'un maton d'Arthur Frayer en 2011, Le quai de Ouistreham de Florence Aubenas en 2010 etc.) alors même qu'il est écrit dans la charte que le journaliste "proscrit tout moyen déloyal et vénal pour obtenir une information. Dans le cas où sa sécurité, celle de ses sources ou la gravité des faits l'obligent à taire sa qualité de journaliste, il prévient sa hiérarchie et en donne dès que possible l'explication au public".

Dans les ouvrages comme dans la plupart des enquêtes en immersion, il n'est pas question de sécurité mais bien d'obtenir des renseignements impossibles à avoir avec une casquette de journaliste. Le SNJ considère-t-il alors que ces travaux ne sont pas dignes de la profession ? Ou que cette règle de la charte mériterait d'être revue ?

Je vous remercie de votre réponse et reste à votre disposition.

Réponse

Madame,

La valeur morale d'un texte n'est pas négligeable. Elle repose sur le sentiment de sa responsabilité individuelle, qui n'est pas qu'une formule de style. Le respect de principes et d'une éthique sont des moteurs au moins aussi puissants que la peur du gendarme.

C'est sur cette base que s'est forgée depuis un siècle la logique des textes éthiques de la profession en France et en Europe. Il n'y a pas de raison de penser qu'elle n'a plus de sens. La notion "d'intime conviction professionnelle" opposable éventuellement à une hiérarchie qui voudrait imposer une modification substantielle d'un article ou d'un reportage, qui existe dans les textes dont relève l'audiovisuel public et dont la généralisation à l'ensemble de la profession est en débat en ce moment au Parlement, répond à ce souci.

Pour répondre à votre première question, il n'y a pas débat actuellement sur l'introduction d'autre sanction que morale au non-respect des règles déontologiques. D'une part parce qu'on ne se situe pas dans une logique d'ordre professionnel comme les médecins ou les avocats : les journalistes ne sont pas des indépendants relevant des professions libérales, mais des salariés, y compris les pigistes depuis la loi Cressard ; le journalisme est une activité dont l'exercice ne relève pas de la présentation d'un diplôme (même si le SNJ est favorable à la formation professionnelle dans une des écoles paritairement reconnues) mais dont l'accès est et doit rester libre. D'autre part parce que la

profession se mobilise sur la reconnaissance de l'équipe rédactionnelle à laquelle seraient attachés des droits moraux, et à la création d'une instance d'autorégulation déontologique rendant des avis publics. Là où ces instances existent, leurs avis pèsent dans le sens d'une pédagogie pour un meilleur respect de l'éthique. Certaines imposent aux médias qui se plient à leurs règles de publier ces avis, ce qui est aussi une forte incitation au respect des bonnes pratiques.

Enfin que voudrait dire "radier" un journaliste ? Lui interdire d'exercer, de publier ce qu'il sait ou pense savoir ? Dans un pays où la liberté d'expression est constitutionnelle cela est impossible.

S'il y a "deux camps" c'est davantage entre les partisans des structures comme les conseils de presse et de la reconnaissance des équipes rédactionnelles et leurs adversaires (qui se recrutent essentiellement chez les patrons de presse, écrite notamment).

Reste que les journalistes ne sont pas au-dessus des lois et doivent répondre des délits qu'ils pourraient commettre dans l'exercice de leur activité, prévus par la loi de 1881. Il importe d'ailleurs que ces délits des délits de presse et ne soient pas criminalisés comme l'envisagent certains parlementaires.

Concernant les enquêtes en immersion, il s'agit davantage de témoigner en connaissance intime d'une réalité que de rechercher à obtenir une information. Elle peuvent relever du journalisme. Est-ce un moyen vénal ? Non. Déloyal ? Sans doute vis-à-vis des personnes fréquentées au cours de cette immersion puisque leur confiance est abusée : elles se sont livrées à quelqu'un qu'elles croyaient être un gardien de prison ou une femme de ménage comme elles, et qui s'avère être un(e) journaliste. Dans certains cas, informés de la supercherie et passé le premier moment de surprise, les "victimes" de ce type d'enquête insistent pour tout soit publier : car c'est une façon de faire connaître leur situation. N'est-ce pas là le propre du journalisme "porter la plume dans la plaie" ?

L'anonymat de ces témoins est le plus souvent protégé, alors que dans l'esprit des rédacteurs de la phrase que vous citez, les moyens déloyaux visent davantage l'obtention d'une information qui est ensuite publiée avec tous les moyens d'identifier ses acteurs.

On peut aussi s'interroger sur le mot déloyal : la caméra cachée (discrète dit-on pudiquement désormais !) est-elle déloyale ? oui, diront les patrons filmés à leur insu par Cash Investigation, non dira cette équipe qui fera valoir que la déloyauté d'est la fraude aux règles fiscales ou de sécurité, que refuser systématiquement de répondre aux journalistes empêche les citoyens d'être informés et que pour remplir leur mission sociale ceux-ci doivent ruser.

Il n'y a donc pas de réponse "une fois pour toute". Car au quotidien, la déontologie c'est aussi regarder la réalité des faits, analyser les tenants et aboutissants d'une démarche professionnelle dans un cas précis, à la lumière des principes posés, étant entendu que "l'intérêt du public prime sur tout autre considération".

Cette réponse vous aidera peut-être. Je précise qu'elle n'engage que moi, membre de la commission déontologie du SNJ, laquelle n'en a pas débattu compte tenu des délais de votre mémoire.

Cordialement,

Pierre Ganz

Échange avec Sophie De Closets, éditrice chez Fayard

Question :

Bonjour madame,

Je vous contacte afin d'évoquer avec vous le marché des enquêtes en immersion. Dans le cadre de mon mémoire de fin d'études. Il y en a de plus en plus, souvent avec des titres contenant les expressions "dans la peau de", "caché", "infiltré" etc. J'aimerais savoir pourquoi ça fonctionne, quel public ça touche, si vous avez en plus des chiffres de vente ça serait parfait.

!Merci beaucoup,

Clawdia Prolongeau

Réponse :

Chère Clawdia,

Nous sommes fermés pour cause de pont et je pars à la campagne demain.

Pour vous répondre, je pense que ce genre de livres fonctionne bien (quand ils sont réussis, ce qui n'est pas toujours le cas) car la promesse de lecture qui est faite par l'immersion est de révéler des choses qu'une enquête traditionnelle ne pourrait pas montrer. En outre, cela montre le signe de l'engagement ou de l'implication de l'auteur et donne forcément lieu à un récit à la première personne essentiellement, plus efficace narrativement et plus agréable à lire que des documents journalistiques traditionnels. On est à la frontière avec ce que les Anglo-Saxons appellent la narrative non fiction.

Chez Fayard, outre les livres d'Arthur, il y a celui de Jean-Baptiste Malet, *En Amazonie*, c'est un journaliste qui s'est fait engager comme intérimaire chez Amazon et qui raconte la manière dont fonctionne l'entreprise au plus bas niveau. Le livre s'est bien vendu (je n'arrive pas à avoir accès aux chiffres mais pour celui-ci et ceux d'Arthur, on est entre 15 et 25 000 exemplaires tous formats confondus).

C'est aussi un genre qui marche au cinéma (Michael Moore) et à la télé depuis un certain temps.

Ces enquêtes demandent plus d'engagement de la part de leurs auteurs parce qu'elles sont forcément à temps plein et incompatibles avec un travail de journaliste par ailleurs. Et aussi parce qu'ils prennent d'une certaine manière des risques personnels plus grands.

Quant au public, je ne pense pas qu'il soit différent de celui des documents d'actualité et des enquêtes en général. Plutôt des cadres, plutôt plus mixte que pour les romans. Malheureusement, je connais mes clients (les libraires), mais pas les clients de mes clients (les lecteurs), ce sont donc de pures suppositions.

Je vous souhaite bon courage pour votre mémoire et j'espère que je vous ai été un peu utile.

Bien à vous,

Sophie de Closets